
M
3329

LE BIEN ET LE MAL

QU'ON A DITS

DES ENFANTS.



BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12

COLLECTION HETZEL & LÉVY

LE

BIEN ET LE MAL

QU'ON

A DITS DES ENFANTS

PAR

ÉMILE DESCHANEL

SECONDE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2

Nous a

L'anth
femmes.

Puis l
de l'amo

Voici
a dits de
sujet.

Nous avons déjà recueilli :

L'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits des femmes.

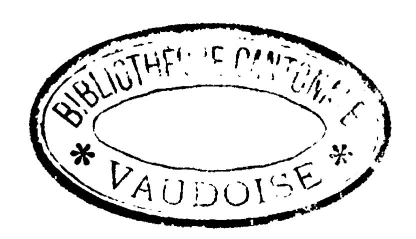
Puis l'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits de l'amour.

Voici, enfin, l'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits des enfants. Elle sera le complément du même sujet.

PREMIÈRE PARTIE.

—

LE BIEN QU'ON A DIT DES ENFANTS.



I

Si vous n'avez pas d'enfants, ayez-en d'abord ; ensuite vous lirez la première partie de ce livre.

Si vous avez un enfant, ne la lisez que quand il dormira.

Tant qu'il sera éveillé et près de vous, regardez-le. Ses yeux vous en diront plus que ces pages, dans lesquelles cependant j'ai recueilli pour vous la fleur de l'âme des plus doux génies.

Le visage de votre enfant ! spectacle d'un intérêt inépuisable !... Vos yeux ne peuvent se détacher des siens. Le charme, loin de diminuer, va toujours croissant. Chaque jour développe en lui de nouvelles grâces.

Aussi chaque jour, désormais, et chaque semaine, et chaque mois, et chaque année, sont-ils les bienvenus.

On compte le temps d'une autre manière qu'auparavant. Toutes ces heures et toutes ces années, vous ne voyez plus qu'elles vous font vieillir, vous voyez qu'elles le font grandir.

D'ailleurs, vous ne vieillissez plus. Au contraire, vous rajeunissez. L'enfant vous ôte les années qu'il prend.

Toutes les tristesses de votre cœur se dissipent à ses regards, comme les neiges au soleil. Votre âme se fond à son sourire.

Ses yeux, brillants de gaieté,—la gaieté de vivre, — éclairent autour de vous toutes choses, même une chambre d'exil.

Lorsque l'enfant rit, le ciel rit : tout est sérénité, lumière, joie. On devient calme, on devient fort, on devient bon, on devient inébranlable dans la justice, on devient plein de bienveillance et d'amour.

*

Le regard de l'enfant donne à votre esprit la patience nécessaire pour attendre que le triomphe de l'iniquité ait son terme et que le droit soit rétabli.

Le regard de l'enfant guérit toutes vos plaies.

Les petites mains de l'enfant soulèvent le poids sous lequel votre cœur était accablé. Elles l'emportent, sans le savoir, en se jouant. Une seule de leurs mignonnes caresses apaise la sourde blessure.

Lorsque vous portez votre enfant, — doux fardeau, qui vous rend léger ! — il met ses petits bras autour de vous ; c'est lui qui vous porte.

Il vous enlève dans les espaces bleus de l'espérance, au-dessus des nuages, au-dessus des douleurs.

*

Enfant ! source de consolation, de joie, de vie ! On lui donne la naissance et il vous la rend, car il fait renaître votre âme de ses cendres, de ses débris...

Il la ranime, il la recrée, il la transporte. Avec ses petits cris d'oiseau joyeux, il semble lui donner des ailes.

Profond mystère, féconde joie, réciprocité de la vie : le fils régénère le père et la mère, il les crée à son tour !

*

La grâce, comme une auréole, environne l'enfant et répand autour de lui un sourire.

Ses bégayements, ses gazouillements, les petites

chansons si douces qu'il improvise le matin, étant assis sur le lit de sa mère, ses monologues bizarres, entrecoupés de rêveries silencieuses, ses longs regards sur chaque objet, ses mouvements incertains et vifs, ses tâtonnements, ses efforts démesurés, ses gestes excessifs et parfois emphatiques, tout vous amuse, tout vous enchante, tout vous ravit. Plongé dans une extase niaise et sublime, on se repaît de cette fête perpétuelle, et on ne s'en rassasie jamais.

*

Cela va même, — diront peut-être ceux qui n'ont pas encore d'enfants, — cela va jusqu'à la bêtise.

Soit ! ne reculons pas devant ce mot. Sainte bêtise de la paternité et de la maternité ; bêtise délicieuse au cœur, et féconde en vertu !

*

Les autres bonheurs passent vite ; les moins fugitifs s'usent avec le temps et se déflorent par l'habitude. Celui-là seul se développe sans cesse et fleurit toujours.

*

Dès le matin, l'enfant s'éveille, comme l'oiseau, sitôt que le jour luit. Lorsqu'on vous l'apporte sur votre lit, c'est la joie qu'on vous apporte.

Lui, coquettement, se laisse adorer : il reçoit toutes les caresses et en rend très-peu. Cela lui est dû, il le sait. Qu'avez-vous à regretter là? Vous fûtes adoré ainsi, et vous fîtes de même. Chacun à son tour.

*

La tendre mère que vous avez perdue et qui a laissé dans votre âme un vide que rien ne peut combler, jamais son souvenir ne vous fut plus présent, plus accompagné de regrets et de tendresses, que depuis qu'un enfant vous est né. Ah! si elle était là! si elle pouvait le voir! si elle pouvait le prendre sur ses genoux!... quelle serait sa joie!... et la vôtre!...

Source inépuisable de mélancolie!

*

Lorsque l'enfant s'est endormi au sein, et se réveille ivre de lait, lorsqu'il ouvre les yeux en souriant, tiède et moite dans le coin du bras qui lui sert de nid, rose de la chaleur maternelle, et rose surtout d'une joue, de la joue qui touchait le sein, comme la pêche du côté du soleil, ah! dites, vous qui l'avez vu, quelle est la pêche, quelle est la rose, quel est le fruit, quelle est la fleur qui ne lui cède pas en beauté?

Et comment décrire ce petit air fin à expliquer en

langage inarticulé ce qu'il veut dire, cette chaleur à insister et à redoubler, cette joie vive qui tout d'un coup illumine son visage lorsqu'il voit qu'il s'est fait comprendre, ce rire frais, léger, mouillé, qui fait venir des perles à ses lèvres et des larmes à vos yeux?

*

Lorsqu'on voit la pensée éclore, se dégager des limbes de ce petit cerveau, quelle nouvelle source de joie, d'intérêt et d'émotion! Une âme est là qui s'épanouit sous vos yeux. Cela vaut bien peut-être les tulipes!

Dire qu'il existe sous le ciel des gens qui s'adonnent avec passion à l'horticulture, qui aiment les fleurs jusqu'à la manie, et qui n'aiment point les enfants! — les enfants, ces fleurs douées d'intelligence, ces fleurs dont le parfum s'appelle amour!

*

La première fois qu'un voyage vous sépare de votre enfant, la tristesse qui vous envahit, à la nuit tombante, vous fait sentir profondément jusqu'à quel point ce petit être s'est emparé de vous.

On va et l'on vient, seul et sombre, sur la promenade d'une ville étrangère; on se sent mal à l'aise; on a froid; on se dit: Je ne l'embrasserai pas ce soir!

On presse le pas; cependant on a plus froid que jamais; on trouve que tout est morne: la triste ville! si ce n'était pas pour affaires!... Et puis on ajoute: Je ne l'embrasserai pas demain!

Quoi! demain non plus?... Non. Et pas même après-demain!

Oh! alors le découragement s'empare de vous, vous n'êtes pas bien loin de pleurer... Triste voyage!... Si, d'un coup de baguette, on pouvait retourner dans sa chère maison, au foyer de famille!... On y vole en pensée, on aperçoit l'enfant avec sa mère... Il joue sur le tapis, dans le rond de lumière que fait l'abat-jour de la lampe; elle lui parle en travaillant; il rit, il ne pense pas à vous... C'est bien fait! pourquoi les avez-vous quittés?...

*

On dit, — et je connais des mères qui s'en affligent, — que les parents chérissent leurs enfants bien plus que ceux-ci ne les aiment.

Je le crois.

D'abord, il est impossible que l'amour d'un père et d'une mère soit égalé.

Et puis il faut avoir vécu pour savoir aimer. Comment donc les enfants, qui ne font que d'entrer dans la vie, sauraient-ils aimer autant que vous?

Enfin, il semble, — je ne le nie pas, — qu'il y a dans leur affection un peu d'égoïsme. Mais comme,

dans un âge si tendre, cet égoïsme et cette affection sont, l'un et l'autre, également instinctifs, et que la réflexion n'y a point de part, il ne serait pas plus raisonnable de leur savoir très-mauvais gré de l'un que de leur savoir très-bon gré de l'autre.

Il faut les accepter comme ils sont. S'ils vous aiment autant qu'ils peuvent aimer, que voulez-vous de plus?

Prenez-en donc votre parti. — Et prenez-le par cette considération encore :

Puisque les parents ont été enfants, et puisque les enfants, pour la plupart, seront parents un jour, cet amour, vraiment infini, que nous avons reçu de nos parents, et que nous n'avons pu leur rendre dans son infinité, nous le rendons à nos enfants, qui, à leur tour, ne sauraient nous le rendre, mais qui le rendront à leurs fils.

Ainsi, l'amour descend plus qu'il ne monte : qu'importe, si le retour se fait, ici ou là, et si la justice se retrouve?

Et quand cela ne serait point, aurait-on lieu encore de s'affliger? Assurément non : car lequel est le plus heureux, celui qui est aimé ou celui qui aime? Évidemment celui qui aime.

Mais ce n'est ici qu'une question de degré. Le père et la mère, si effectivement ils ne peuvent être chéris de leurs enfants autant qu'ils les chérissent,

en sont cependant, malgré l'aveu que nous avons dû faire, tendrement aimés.

Le père et la mère ont donc tout ensemble ces deux bonheurs, les plus grands qui existent, celui d'être aimés et celui d'aimer. Tout le sujet de leur tristesse se réduit donc à ceci : ils sont aimés seulement avec tendresse, tandis qu'ils chérissent avec passion.

*

Oui, avec passion.

Et c'est la nature de toutes les passions, même des meilleures, d'être inquiètes et insatiables.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que cette passion de l'amour paternel et maternel soit maladive comme les autres. Elle est saine, au contraire! Bien plus, elle est la santé, le salut de notre cœur.

Ce sont, en effet, toutes les vivacités de l'amour, sans l'âcreté et sans la fièvre, sans l'incertitude et sans l'amertume; ce sont les joies sans les douleurs; c'est le bien sans le mal; c'est l'amour épuré, — l'amour sans le désir.

*

Il est, suivant un romancier de notre temps, de douces femmes dont la présence est pour le cœur de l'homme ce que l'heureux climat de Nice est pour les poitrines malades ou fatiguées. — Ah! c'est

l'enfant surtout, dirai-je, qui est ce doux soleil, cet air léger, bienfaisant, salutaire, qui redonne la vie!

Aux rayons de ses yeux, au souffle de sa bouche, tous les bons sentiments refleurissent en nous; c'est un printemps qu'il fait éclore dans notre âme, un printemps de toute l'année!

L'âme entière, en très-peu de jours, se rajeunit et se renouvelle. De toutes ses amours malsaines elle se purifie dans ce chaste amour.

L'enfant est notre seconde innocence, notre *vita nuova!*

II

Mais il est temps que je laisse parler les écrivains et les poëtes de tous les siècles.

*

Euripide disait, dans son *Méléagre*, pièce perdue pour nous, mais de laquelle Stobée, auteur d'anthologies latines, nous a conservé ce fragment traduit :

« Douce est la lumière du soleil, doux est le spectacle de la mer paisible, ou celui d'un grand fleuve, ou celui de la terre que fleurit le printemps; douces mille choses encore; mais, crois-moi, femme, il n'est point de plus doux spectacle que de voir,

après les tristesses d'une vie solitaire, fleurir de beaux enfants dans notre maison. »

*

L'Andromaque du même poëte :

« Oui, nos enfants sont notre vie ! Celui qui ne me comprend pas, faute de l'avoir éprouvé, a sans doute moins de souffrances; mais son bonheur n'est qu'un malheur ! »

*

L'Andromaque de Racine :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Et, lorsqu'elle embrasse enfin son Astyanax :

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Ici Racine imite Virgile. Il l'imite encore dans les deux premiers des vers qui suivent, et Sophocle, dans les derniers.

*

Andromaque, priant sa rivale Hermione de demander à Pyrrhus la vie de cet enfant, lui dit :

Ma flamme, par Hector, fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils, jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins, je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque, de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.

III

Sappho, de Mitylène :

« J'ai à moi une jolie enfant, dont la beauté est semblable à celle des chrysanthèmes, Cléïs, ma Cléïs bien-aimée, que je ne donnerais pas pour toute la Lydie. »

IV

Ronsard :

Quand je vois tant de couleurs
Et de fleurs
Qui émaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je sens, parmi les prés
Diaprés,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

V

La fausse Clotilde de Surville parle ainsi à son premier-né :

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère;
Ton doux œillet par le somme oppressé !

*

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy.
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre...
Ainz qu'il m'est doux ne veiller que pour toy.

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole !
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté !
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.

*

O cher enfantelet, vray pourtraiet de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !

Dors, petiot, cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé !

*

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre ;
Tu soubriraz à mes regards joyeux...
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te mirer dans mes yeux.

Quoy ! tes blancs doigteletz abandonnent la mamme,
Où vint puyser ta bouchette à playsir...
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyseroyz au gré de mon dézir !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
Cher enfançon, mon soucy, mon amour !
Te vois tousjours, te vois et veux te voir encore :
Pour ce trop brief me semble nuict et jour.

*

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé !

VI

Douchmanta, dans *Sacountala*, drame indien de Calidasa, s'écrie :

« Ah ! mille fois heureux les pères, lorsqu'en

soulevant dans leurs bras un enfant chéri qui se réfugie dans leur sein, et tout couverts de la poussière de ses petits pieds, ils contemplent, à travers son gracieux sourire, la blancheur éblouissante de ses dents, pures comme les fleurs, et prêtent une oreille complaisante à son babil, composé de mots à demi formés. »

VII

Madame Dora d'Istria :

« Le langage des enfants est une musique qui charme l'oreille. On cherche à pénétrer, à travers leurs pensées confuses, l'esprit supérieur qui peut-être les animera un jour. On les croit doués des vertus qui vont bientôt éclore sous nos yeux. »

VIII

P.-J. Stahl, dans la charmante *Histoire de la princesse Floris* :

« La vue de son enfant était pour elle une fête, une bénédiction de tous les instants. Chaque jour, chaque heure, lui faisait découvrir dans la jolie créature une grâce, une beauté, une perfection, une douceur nouvelle.

» Ce précieux petit enfant n'était plus, comme aux premiers jours, une curieuse et jolie chose

seulement, un bijou merveilleusement organisé. C'était déjà quelqu'un, un être animé. L'homme commence bien plus tôt qu'on ne croit dans l'enfant.

» L'œil ravi, l'œil étonné, de ces doux êtres devant ce spectacle inouï qu'offre à leur vue ce que contient l'univers créé, cet œil déjà pensif, mais calme, qui a tout à voir et tout à apprendre, et qui voit et apprend tout en effet, raconte, dès qu'il peut se fixer, les surprises de leur âme ingénue aux mères qui savent y lire.

» Ces regards d'azur, limpides et profonds comme l'eau pure des lacs, reflètent tout, ainsi qu'elle et comme elle, rendent toutes les images à qui veut les chercher. Ce beau miroir, l'œil d'un enfant, est transparent pour tout ce qui l'aime. Si les larmes, qui parfois le ternissent, sont l'épouvante des mères, faciles à s'alarmer, le sourire charmant qui succède bientôt au nuage et l'éclaire d'une subite lumière, est leur récompense. »

IX

Victor Hugo :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux;
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,

Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse, autour d'un grand feu vacillant dans la chambre,
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire;
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît : adieu le ciel et la patrie,
Et les poëtes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

Enfants, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seuls de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde ;
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

X

C'est Léon Gozlan, je crois, qui a dit je ne sais où :

« Les joues des enfants sont moitié chair, moitié fruit. »

XI

Théophile Gautier parle des gamins d'Espagne, ou *muchachos*, « dont les yeux pétillaient dans les guenilles comme des diamants noirs. »

XII

Laurent-Pichat :

L'amitié des enfants dissipe les soucis ;
Par leur affection, les cœurs sont adoucis ;
Nous recueillons toujours ce que nos bontés sèment,
Et nous sommes meilleurs quand les enfants nous aiment.

*

Le poëte indien Bavabhouti :

« A mesure que viennent ces beaux enfants, ils attirent vers eux notre âme endurcie par les années, comme la baguette d'aimant attire une masse de fer. »

XIII

Jésus-Christ :

« Laissez venir à moi les petits enfants. »

XIV

Victor Hugo :

Laissez... Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris
Effarouchent la muse et chassent les péris?...
Venez, enfants, venez en foule !

Venez autour de moi ; riez, chantez, courez !
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule, en ce monde où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures !

Fâcheux, qui les vouliez écarter ! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes ?
Croyez-vous que j'ai peur, quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette !
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant,
Au ciel sombre, au cœur de poëte !

« Mais ils s'effaceront, à leurs bruyants ébats,
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie !... »
Et que m'importe, à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie ?

La belle ambition et le rare destin !
Chanter, toujours chanter, pour un écho lointain,
Pour un vain bruit qui passe et tombe !
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire, ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers,
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais nòn. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or, plus riche, épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées ;
La ballade est plus fraîche, et, dans le ciel grondant,
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées !

Je les vois reverdir, dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.

O vous dont l'âme est épuisée,
O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
Donne sa poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée !

Venez, enfants ! — A vous jardins, cours, escaliers !
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur, et mon âme, et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse !

XV

Edmond About, dans *Germaine :*

« Plus d'une fois, pour paralyser une main criminelle, il a suffi du regard limpide d'un enfant. Les êtres les plus pervertis éprouvent un respect involontaire devant cet âge sacré, et plus auguste même que la vieillesse. La vieillesse est comme une eau reposée qui a laissé tomber au fond toutes les impuretés de la vie ; l'enfance est une source échappée de la montagne : on l'agite sans la troubler, parce qu'elle est pure jusqu'au fond. Les vieillards ont la science des biens et des maux ; l'ignorance des enfants est comme la neige sans tache de la Iungfrau, que nulle empreinte n'a souillée, pas même l'empreinte du pied d'un oiseau. »

XVI

Daniel Stern, dans ses *Pensées, réflexions et maximes :*

« La femme aime et respecte dans son époux le père de son enfant. Le père retrouve avec attendrissement, dans les traits de son fils, l'image de la femme qu'il aime. Nuance insaisissable au premier abord, mais dont la diversité concourt à l'harmonie de l'union conjugale. »

*

« Le père aime dans ses enfants les desseins qu'il forme pour eux et par eux. La mère, moins portée aux abstractions, chérit tout simplement leurs caresses. »

*

« Ces jours passés, en rentrant chez moi, je fus frappé par un spectacle qui n'avait rien que de vulgaire en apparence, mais qui me jeta en des rêveries profondes. Un homme, jeune encore, d'aspect sérieux mais non triste, traînait une petite voiture sur laquelle un orgue était fixé; sa femme, marchant à côté, tournait la manivelle. Un enfant rose et frais, le sourire sur les lèvres, jouait assis sur un siége adapté au-dessus de l'instrument. Ils allaient ainsi par les rues, se fiant à la Provi-

dence... Image touchante de l'association humaine. L'homme, fort, et grave, conduit la vie; un peu au hasard, hélas! La femme, par un travail moins rude, charme sa peine. L'enfant, insouciant, est porté à travers le monde, souriant à sa mère et se réjouissant de l'existence, dont il ne connaît pas encore les sévères conditions. »

XVII

Madame Desbordes-Valmore fait parler ainsi un enfant :

Cher petit oreiller ! doux et chaud sur ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc ! et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil ! O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien ;
Et seule en mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gai de la voir !

Je vais dire plus bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE :

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute, est ici sous mes mains.
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille !
Dans l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins.

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir;
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir.

XVIII

Victor Hugo :

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves,
Plein de diamants,

Des soleils de flamme,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

XIX

Charles d'Orléans a laissé cette petite chanson bizarre et maniérée, cependant jolie :

Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnets,
Ils portent sous leurs bonnets
Visage plein de bobo.

C'est pitié s'ils font jojo,
Trop matin, les doulcinets,
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnets !

Mieux aimeraient à gogo
Gésir sur mols coussinets ;

Car ils sont tant poupinets,
Hélas ! que, guoguo, guoguo,
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnets !

XX

Edgar Poe :

« La première action de ma vie fut d'empoigner mon nez à deux mains. Ma mère vit cela, et m'appela un génie; mon père pleura de joie... »

XXI

Un des chapitres les plus amusants du livre de M. Oscar Commettant, intitulé : *Trois ans aux États-Unis,* est celui d'une exhibition d'enfants, imaginée par le célèbre Barnum, le roi du *humbog!* (nom américain du puff, de la blague et de la réclame).

Il engagea les mères et les nourrices, qui voudraient l'honorer de leur confiance, à lui expédier leurs marmots, francs de port, promettant des primes d'encouragement aux plus robustes.

Cette idée, impossible dans tout autre pays, eut à New-York un succès extraordinaire. On ne parla, pendant plusieurs semaines, que du *baby show.* On envoya de toutes les villes de l'Union, à l'adresse de M. Barnum, qui les reçut en père, une foule de petits monstres à large face, à triples mentons, à encolures

énormes, bouffis comme des anges de Rubens, repus comme des oies grasses. Une mère eut l'idée d'envoyer trois enfants nés d'une même couche; elle eut une prime d'honneur et reçut, de la part de M. Barnum, les paroles les plus flatteuses.

Bref, la foire aux enfants fut le spectacle de prédilection des Américains, et fit déserter les représentations de l'Opéra.

Un jury fut formé pour juger du *mérite* de chaque concurrent. Il se composait de personnes graves et de mères de famille expertes en la matière. Il y eut là, comme partout, des intrigues, et plus d'une mère ou d'une nourrice usa d'influences secrètes pour faire couronner son poupon, au mépris de la justice et de l'embonpoint.

Enfin le grand jour des récompenses arriva. Les mères et les nourrices, le sein agité d'une émotion facile à comprendre, attendirent avec impatience la décision des juges.

Les juges se prononcèrent, et les petits monstres bardés furent présentés à la foule, qui les accueillit par des applaudissements et des hourras enthousiastes auxquels pourtant, s'il faut l'avouer, se mêla le tumulte des nourrices mécontentes et mainte salve sifflets.

M. Barnum avait exposé tous les concurrents réunis. Ensuite, comme de raison, il exposa les vainqueurs, qui attirèrent tout New-York et rem-

plirent les caisses de l'homme adroit qui, vingt ans auparavant, avait formé le premier noyau de sa fortune en montrant dans une barraque une vieille négresse qu'il faisait passer pour la nourrice de Washington.

XXII

Balzac, dans ses *Contes drôlatiques :*

« Par la double rouge creste de mon cocq, et par la doubleure roze de la pantophle noire de ma mie ! par toutes les cornes des bien-aymez c.... et pas la vertu de leurs sacrosainctes femmes ! la plus belle œuvre que font les hommes n'est ni les poesmes ni les toiles painctes, ni les musicques, ni les chasteaulx, ni les statues, tant bien sculptées soyent-elles, ni les galères à voiles ou à rames, ains les enfants : entendez les enfants jusques en l'aage de dix années, pour ce que après ils deviennent hommes ou femmes, et prenant de la raison ne valent pas ce que ils ont cousté. Les pires sont les meilleurs. Considérez-les jouant tout naïfvement, avecques les soliers, avecques les outils de mesnaige, laissant ce qui leur desplaist, criant après ce qui leur plaist, hallebotant les douceurs et conficturerles en la maison, grignottant les réserves, et tousiours riant alors que les dents sont poulsées hors, vous serez de cet adviz que ils sont

délicieux de tout poinct, oultre que ils sont fleur et fruict, fruict d'amour et fleur de vie.

» Doncques, tant que leur entendement n'est point desvoyé par les remue-ménaiges de la vie, il n'est rien en ce monde de plus sainct ni de plus plaizant que leurs dires, lesquels tiennent le hault bout en naïfveté. Cecy est vray comme la double fressure d'ung bœuf. Oncques n'ouyrez un homme estre naïf à la méthode des enfants, veu que il se rencontre on ne scayt quel ingrédient de raison en la naïfveté d'un homme, tandis que la naïfveté des enfants est candide, immaculée, et sent la finesse de la mère; ce qui esclatte en cettuy conte.

» La royne Catherine estoyt en cettuy temps Dauphine, et, pour se faire bien venir du roy son beau-père, lequel alloyt lors pietrement, le guerdonnoyt de temps à autre de tableaux italians, sachant que ils les aimoyt moult, estant amy du sieur Raphaël d'Urbin, des sieurs Primatice et Léonardo da Vinci, auxquels ils envoyoyt de notables sommes. Adoncques elle obtint de sa famille, laquelle avoyt la fleur de ces travaulx, pour ce que le duc Medici gouvernoyt lors la Toscane, ung précieux quadre painct par ung Vénicien ayant nom Titian, peintre de l'empereur Charles et trez en faveur, où il avoyt pourtraict Adam et Ève au moment où Dieu les laissoyt de-

vizer dedans le paradis terrestre; et estoyent de grandeur naturelle dans le costume de leur temps, sur lequel il est difficile d'errer, veu que ils estoyent vestus de leur ignorance et caparassonnez de la graace divine qui les enveloppoyt, chouses ardues à paindre à cause de la couleur et ce en quoy avoyt excellé mon dict sieur Titian.

» Le tableau feut mis en la chambre du paouvre roy, qui lors souffroyt moult du mal dont il mourut. Cette paincture eut ung grant succez à la court de France, où chascun vouloyt la veoir : ains aulcun n'eut ceste licence avant la mort du roy, veu que, sur son dezir, ce dict quadre feut laissé dedans sa chambre autant que il vesquit. Un jour madame Catherine mena chez le roy son fils François et la petite Margot, lesquels commençoyent à parler à tors et à travers, comme font tous les enfants. Ores cy, ores là, ces dicts enfants avoyent entendu causer de ce pourtraict d'Adam et d'Ève, et avoyent tourmenté leur mère à ceste fin que elles les y menast. Veu que ces deux petits esgayoient par foys le vieulx roy, madame la Daulphine les y conduisit.

«Vous avez voulu veoir et Adam et Ève, qui sont nos premiers parents: les voicy, » fit-elle. Adoncques elle les laissa en grand estomirement devant le tableau du sieur Titian, et s'assit au chevet du roy, lequel print plaizir à resguarder les enfants. « Le-

quel des deux est Adam? » fit Françoys en poulsant le coude à sa sœur Marguerite.— « Ignare, repartit la fille, pour le sçavoir, fauldroyt que ils feussent vestus. »

» Ceste response, qui ravit le paouvre roy et la mère, feut consignée en une lettre escripte à Florence par la royne Catherine.

» Nul escripvain ne l'ayant mise en lumière, elle demourera comme fleur en ung coin de ces dicts contes, encores que elle ne soyt nullement drolaticque, et que il n'y ayt aultre enseignement à en tirer sinon que, pour jouir de ces jolys mots d'enfance, besoing est de faire des enfants. »

XXIII

La Bruyère :

« Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent. »

*

« Le caractère de l'enfance paraît unique : les mœurs, dans cet âge, sont assez les mêmes ; et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes. »

*

« Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire ; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés ; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortége ; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes ; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors, qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. »

*

« Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux. Aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et, j'ose dire, par la même raison, parce qu'ils sont petits. »

*

« Les enfants commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître ; et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps, et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connaissance plus exacte des jeux différents et des petites lois qui les composent : les autres lui défèrent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir. »

*

« Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience ; et, si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres. »

*

« C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent ; ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les

châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. »

XXIV

Plusieurs des remarques de La Bruyère se trouvent en action, pour ainsi dire, dans deux exemples, l'un d'Hérodote, l'autre des *Mille et une Nuits*, que l'on ne sera pas fâché de rencontrer ici tous les deux, car ils sont les plus charmants du monde.

L'un est le curieux récit de l'enfance de Cyrus, que le bon Hérodote, surnommé le père de l'histoire, et que l'on pourrait appeler aussi le père aux histoires, rapporte ainsi dans ses détails les plus naïfs :

« Astyage eut une fille, qu'il nomma Mandane. Il s'imagina en dormant qu'elle urinait en si grande abondance, que sa capitale et l'Asie entière en étaient inondées. Ayant communiqué ce songe à ceux d'entre les mages qui faisaient profession de les interpréter, il fut effrayé des détails de leur explication; à tel point que, lorsque sa fille fut nubile, il ne voulut pas lui donner pour époux un Mède digne de lui par sa naissance; mais il lui fit épouser un Perse, nommé Cambyse, qu'il connaissait pour un homme d'une grande maison et de mœurs douces et tranquilles, parce qu'il le

regardait comme bien inférieur à un Mède de médiocre condition.

» La première année du mariage de Cambyse avec Mandane, Astyage eut un autre songe : il lui sembla voir sortir du sein de sa fille une vigne qui couvrait toute l'Asie. Ayant communiqué ce songe aux interprètes, il fit venir de Perse Mandane, sa fille, qui était enceinte et proche de son terme. Aussitôt après son arrivée, il la fit garder, dans le dessein de faire périr l'enfant dont elle serait mère, les mages, interprètes des songes, lui ayant prédit d'après cette vision, que l'enfant qui naîtrait de cette princesse régnerait un jour à sa place. Comme Astyage se tenait en garde contre cet évènement, Cyrus fut à peine né, qu'il manda Harpage, son parent, celui de tous les Mèdes qui lui était le plus attaché, et sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires.

« Harpage, lui dit-il, exécute fidèlement l'ordre que je vais te donner, sans chercher à me tromper, de crainte qu'en t'attachant à d'autres que moi tu ne travailles à ta propre perte. Prends l'enfant qui vient de naître de Mandane, porte-le dans ta maison, fais-le mourir, et l'inhume ensuite comme il te plaira. — Seigneur, répondit Harpage, j'ai toujours cherché à vous plaire, et je ferai mon possible pour ne jamais vous offenser. Si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai exacte-

ment à vos. ordres, autant qu'il dépendra de moi. »

» Après cette réponse, on remit l'enfant couvert de riches ornements entre les mains d'Harpage, afin qu'il le fît mourir. Il s'en retourna chez lui les larmes aux yeux; et, abordant sa femme, il lui raconta ce qu'Astyage lui avait dit. — « Quelle est votre résolution? reprit-elle. — Je n'exécuterai point les ordres d'Astyage, répondit-il, dût-il devenir encore plus emporté et plus furieux qu'il ne l'est maintenant; je n'obéirai point à ses volontés, je ne me prêterai point à ce meurtre. Non, je ne le ferai point, par plusieurs raisons: premièrement, je suis parent de l'enfant; secondement, Astyage est avancé en âge et n'a point d'enfant mâle. Si, après sa mort, la couronne passe à la princesse sa fille, dont il veut aujourd'hui que je fasse mourir le fils, que me reste-t-il, sinon la perspective du plus grand danger? Cependant, pour ma sûreté, il faut que l'enfant périsse, mais que ce soit par les mains de quelqu'un des gens d'Astyage, et non par mes mains. »

» Il dit, et sur-le-champ il envoya un exprès à celui des bouviers d'Astyage qu'il savait mener ses troupeaux dans les pâturages les plus propres à son dessein et sur les montagnes les plus fréquentées par les bêtes sauvages.

» Ce bouvier s'appelait Mitradates. Sa femme,

esclave d'Astyage ainsi que lui, se nommait Spaco, nom qui, dans la langue des Mèdes, signifie la même chose que Cyno dans celle des Grecs; car les Mèdes appellent une chienne Spaco. Les pâturages où il gardait les bœufs du roi étaient au pied des montagnes au nord d'Agbatanes et vers le Pont-Euxin. De ce côté-là, vers les Sapires, la Médie est un pays élevé, rempli de montagnes et couvert de forêts, au lieu que le reste du royaume est plat et uni.

» Le bouvier, que l'on avait mandé en diligence, étant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet enfant et de l'exposer sur la montagne la plus déserte, afin qu'il périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que, si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui sauves la vie de quelque manière que ce soit, il te fera périr par le supplice le plus cruel. Ce n'est pas tout : il veut encore que je sache par moi-même si tu as exposé cet enfant. »

» Mitradates prit l'enfant, et retourna dans sa cabane par le même chemin. Tandis qu'il allait à la ville, sa femme, qui n'attendait de jour en jour que le moment d'accoucher, mit au monde un fils, par une permission particulière des dieux. Ils étaient inquiets l'un de l'autre, le mari craignant pour sa femme, prête à accoucher, la femme pour son mari, parce que Harpage n'avait pas cou-

tume de le mander. Dès qu'il fut de retour, sa femme, surprise de le voir au moment où elle s'y attendait le moins, lui parla la première et voulut savoir pourquoi Harpage l'avait envoyé chercher avec tant d'empressement. « Ma femme, lui dit-il, je n'ai pas plutôt été dans la ville, que j'ai vu et entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni entendues; et plût aux dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos maîtres! Toute la maison d'Harpage était en pleurs. Frappé d'effroi, je pénètre dans l'intérieur, je vois à terre un enfant qui pleurait, qui s'agitait. Il était couvert de drap d'or et de langes de diverses couleurs. Harpage ne m'eut pas plus tôt aperçu, qu'il me commanda d'emporter promptement cet enfant et de l'exposer sur la montagne la plus fréquentée par les bêtes féroces. Il m'a assuré que c'était Astyage lui-même qui me donnait cet ordre, et m'a fait de grandes menaces si je manquais à l'exécuter. J'ai donc pris cet enfant et l'ai emporté, croyant qu'il était à quelqu'un de sa maison; car je n'aurais jamais imaginé quel était son véritable père. J'étais cependant étonné de le voir couvert d'or et de langes si précieux. Je ne l'étais pas moins de voir toute la maison d'Harpage tout en pleurs. Enfin, chemin faisant, j'ai bientôt appris de l'esclave qui m'a accompagné hors de la ville, et qui m'a remis l'enfant, qu'il est à Mandane, fille d'Astyage, et à

Cambyse, fils de Cyrus, et qu'Astyage ordonne qu'on le fasse mourir. Le voici, cet enfant. »

» En achevant ces mots, Mitradates découvre l'enfant, et le montre à sa femme. Charmée de sa grandeur et de sa beauté, elle embrasse les genoux de son mari, et le supplie, les larmes aux yeux, de ne point exposer cet enfant. Il lui dit qu'il ne pouvait s'en dispenser, qu'il devait venir des surveillants de la part d'Harpage, et que, s'il n'obéissait pas, il périrait de la manière la plus cruelle. Spaco, voyant que ses discours ne faisaient aucune impression sur son mari, reprit la parole : « Puisque je ne saurais, dit-elle, te persuader, et qu'il faut absolument qu'on voye un enfant exposé, fais du moins ce que je vais te dire. Je suis accouchée d'un enfant mort : va le porter sur la montagne, et nourrissons celui de la fille d'Astyage comme s'il était à nous. Par ce moyen, on ne pourra te convaincre d'avoir offensé tes maîtres, et nous aurons pris un bon parti : notre enfant mort aura une sépulture royale, et celui qui reste ne perdra point la vie. »

» Il parut au bouvier que, dans cette conjoncture, sa femme avait raison ; et sur-le-champ il suivit son conseil. Il lui remet l'enfant qu'il avait apporté pour le faire mourir, prend le sien qui était mort, le met dans le berceau du jeune prince avec tous ses ornements, et va l'exposer sur la montagne la

plus déserte. Le troisième jour après, ayant laissé, pour garder le corps, un de ceux qui avaient soin des troupeaux sous ses ordres, il alla à la ville, et, s'étant rendu chez Harpage, il lui dit qu'il était prêt à lui montrer le corps mort de l'enfant. Harpage, ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradates. A l'égard du jeune prince, Spaco en prit soin et l'éleva. Il fut dans la suite connu sous le nom de Cyrus; mais Spaco lui donna quelque autre nom.

» Cet enfant, étant âgé de dix ans, eut une aventure qui le fit reconnaître. Un jour que, dans le village où étaient les troupeaux du roi, il jouait dans la rue avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom de fils du bouvier. Il distribuait aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps; celui-ci était l'œil du roi, celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers : chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Il refusa d'exécuter les ordres de Cyrus. Celui-ci le fit saisir par les autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plus tôt relâché, qu'outré d'un traitement si indigne de sa naissance, il alla à la ville

porter ses plaintes à son père contre Cyrus. Ce n'est pas qu'il lui donnât ce nom, Cyrus ne le portait point encore : mais il l'appelait le fils du bouvier d'Astyage. Artembarès, dans sa colère, alla trouver le roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux que l'enfant avait reçu. « Seigneur, dit-il, en découvrant les épaules de son fils, c'est ainsi que nous a outragés un de vos esclaves, le fils de votre bouvier. »

» A ce discours, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour le père, envoya chercher Mitradates et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, dit le prince à Cyrus en le regardant, étant ce que tu es, as-tu eu l'audace de traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour? »

« Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'avaient choisi en jouant pour être leur roi; je leur en paraissais le plus digne. Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y eut aucun égard, et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni. Si cette action mérite quelque châtiment, me voici. »

» La ressemblance des traits de cet enfant avec ses propres traits, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps où son petit-fils avait été exposé, tout concourait, en un mot, à le faire re-

connaître d'Astyage. Frappé de ces circonstances, ce prince demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradates en particulier : « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais.

» Resté seul avec Mitradates, il lui demanda où il avait pris cet enfant, et de qui il le tenait. Celui-ci répondit qu'il en était le père, que sa mère vivait encore, et demeurait avec lui. Astyage répliqua qu'il ne prenait pas un bon parti, et qu'il voulait de gaieté de cœur se rendre malheureux. En disant cela, il fit signe à ses gardes de le saisir. Mitradates, voyant qu'on le menait à la question, avoua enfin la vérité. Il reprit l'histoire dès son commencement, découvrit tout sans rien dissimuler, et, descendant aux plus humbles supplications, il pria le roi de lui pardonner.

» La vérité découverte, Astyage ne tint pas grand compte de Mitradates; mais, violemment irrité contre Harpage, il commanda à ses gardes de le faire venir; et lorsqu'il parut devant lui, il lui parla en ces termes : « Harpage, de quel genre de mort as-tu fait périr l'enfant de ma fille, que je t'ai remis? »

» Harpage, apercevant Mitradates dans l'appar-

tement du roi, avoua tout sans détour, de crainte d'être convaincu par des preuves sans réplique. « Seigneur, dit-il, quand j'eus reçu l'enfant, j'examinai comment je pourrais, en me conformant à vos volontés, et sans m'écarter de ce que je vous dois, n'être coupable d'un meurtre, ni à l'égard de la princesse votre fille, ni même au vôtre. Je mandai, en conséquence, Mitradates : je lui remis l'enfant entre les mains, et lui dis que c'était vous-même qui ordonniez sa mort. Je ne me suis point écarté en cela de la vérité, puisque vous m'aviez commandé de le faire mourir. En lui livrant cet enfant, je lui enjoignis de l'exposer sur une montagne déserte et de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût mort. Enfin, je le menaçai des plus rigoureux tourments s'il n'accomplissait tout de point en point. Ces ordres exécutés, et l'enfant étant mort, j'envoyai là les plus fidèles de mes eunuques; je vis par leurs yeux, et je l'enterrai. Les choses, seigneur, se sont passées de cette manière, et tel est le sort qu'a éprouvé cet enfant. »

» Harpage parla sans détour; mais Astyage, dissimulant son ressentiment, lui répéta toute l'histoire comme il l'avait apprise de Mitradates, et, après qu'il l'eut répétée, il ajouta que, puisque l'enfant vivait, il en était content. « Car enfin, dit-il la manière dont on l'avait traité me faisait beaucoup de peine, et j'étais très-sensible aux repro-

ches de ma fille. Mais, puisque la fortune nous a été favorable, envoyez-moi votre fils pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement arrivé, et ne manquez pas de venir souper avec moi ; je veux offrir, pour la joie d'avoir retrouvé mon petit-fils, des sacrifices aux dieux. »

» Harpage s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute, et de ce que le roi l'avait invité au festin qu'il donnait en réjouissance des bienfaits de la fortune. Il ne fut pas plus tôt rentré chez lui, qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, l'envoya au palais d'Astyage, avec ordre de faire tout ce que ce prince lui commanderait, et, transporté de joie, il raconta cette aventure à sa femme.

» Dès que le fils d'Harpage fut arrivé au palais, Astyage le fit égorger ; on le coupa ensuite par morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis ; on les apprêta de diverses manières, et on tint le tout prêt à être servi. L'heure du repas venue, les convives s'y rendirent, et Harpage avec eux. On servit à Astyage et aux autres seigneurs du mouton, et à Harpage le corps de son fils, excepté la tête et les extrémités des mains et des pieds, que le roi avait fait mettre à part dans une corbeille.

» Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage

lui demanda s'il était content de ce repas. « Très-content, » répondit Harpage. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, et se tenant devant lui, lui dirent de la découvrir, et d'en prendre ce qu'il voudrait. Harpage obéit, et, découvrant la corbeille, il aperçut les restes de son fils. Il ne se troubla point, et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé. Il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait un roi lui était agréable. Après cette réponse, il s'en retourna chez lui avec les restes de son fils, qu'il n'avait, à ce que je pense, emportés que pour leur donner la sépulture.

» Le roi, s'étant ainsi vengé d'Harpage, manda les mêmes mages qui avaient interprété son songe de la manière que nous avons dit, afin de délibérer avec eux sur ce qui concernait Cyrus. Les mages arrivés, il leur demanda quelle explication ils avaient autrefois donnée du songe qu'il avait eu. Ils lui firent la même réponse : « Si l'enfant, dirent-ils, n'est pas mort, en un mot, s'il vit encore, il faut qu'il règne. »

« L'enfant vit et se porte bien, leur dit Astyages; il a été élevé à la campagne : les enfants de son village l'ont élu pour leur roi. Il a fait tout ce que font les véritables rois ; il s'est donné des gardes du corps, des gardes de la porte, des ministres pour

lui faire le rapport des affaires; en un mot, il a créé toutes les autres charges. Que pensez-vous que cela puisse présager? »

« Puisque l'enfant vit, répondirent les mages, et qu'il a régné sans aucun dessein prémédité, rassurez-vous, seigneur, vous n'avez plus rien à craindre, il ne règnera pas une seconde fois. Il y a des oracles dont l'accomplissement s'est réduit à un évènement frivole, et des songes qui ont abouti à bien peu de chose. — Je suis moi-même aussi de cet avis, reprit Astyage; l'enfant ayant déjà porté le nom de roi, le songe est accompli; je crois n'en avoir plus rien à craindre. Cependant réfléchissez-y mûrement, et donnez-moi le conseil que vous penserez le plus avantageux à ma sûreté et à la vôtre. —Seigneur, dirent les mages, la stabilité et la prospérité de votre règne nous importent beaucoup; car enfin la puissance souveraine venant à tomber entre les mains de cet enfant, qui est Perse, passerait à une autre nation; et les Perses, nous regardant comme des étrangers, n'auraient pour nous aucune considération, et nous traiteraient en esclaves. Mais vous, seigneur, qui êtes notre compatriote, tant que vous occuperez le trône, vous nous comblerez de faveurs, et nous règnerons en partie avec vous. Ainsi notre intérêt nous oblige, à tous égards, à pourvoir à notre sûreté et à celle de votre empire. Si nous pressentions maintenant

quelque danger, nous aurions grand soin de vous en avertir; mais, puisque l'issue de votre songe est frivole, nous nous rassurons, et nous vous exhortons à vous tranquilliser de même. Éloignez de vous cet enfant, et renvoyez-le en Perse à ceux dont il tient le jour. »

» Astyage, charmé de cette réponse, manda Cyrus. « Mon fils, lui dit-il, je vous ai traité avec injustice, sur la foi d'un vain songe; mais enfin votre heureux destin vous a conservé, et vous vivrez. Soyez tranquille; partez pour la Perse, escorté par ceux que je vous donnerai pour vous accompagner : vous y verrez votre père et votre mère, qui sont bien différents de Mitradates et de sa femme. »

» Astyage, ayant ainsi parlé, renvoya Cyrus en Perse. Cambyse et Mandane, ayant appris ce qu'il était, le reçurent et l'embrassèrent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Ils lui demandèrent comment il avait été conservé. Cyrus leur répondit que jusqu'alors il l'avait ignoré, et qu'à cet égard il avait été dans une très-grande erreur; qu'en chemin il avait été instruit de ses malheurs; qu'il s'était cru fils du bouvier d'Astyage, mais que, depuis son départ, il avait tout appris de ses conducteurs. Il leur conta comment il avait été nourri par Cyno, la femme du bouvier, dont il ne cessait de se louer et de répéter le nom.

Son père et sa mère, se servant de ce nom pour persuader aux Perses que leur fils avait été conservé par une permission particulière des dieux, publièrent partout que, Cyrus ayant été exposé dans un lieu désert, une chienne l'avait nourri. Voilà ce qui donna lieu au bruit qui courut. »

Pour la suite, tout le monde connaît l'histoire brillante de Cyrus et comment il régna enfin tout de bon.

XXV

L'autre récit est tiré des *Mille et une Nuits* et n'est pas moins charmant :

« Un soir le calife Haroun-Al-Raschid, avec le grand vizir Giafar, et Mesrour, le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, ainsi qu'il avait coutume de faire de temps en temps.

» En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, et il arriva à une porte qui donnait entrée dans une cour, où dix ou douze enfants, qui n'étaient pas encore retirés, jouaient au clair de la lune; de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

» Le calife, curieux de savoir à quel jeu ces enfants jouaient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; et, comme il

continuait de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfants, le plus vif et le plus éveillé de tous, disait aux autres: « Jouons au cadi; je suis le cadi; amenez-moi Ali Cogia et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or. »

» A ces paroles de l'enfant, le calife se souvint d'un placet qui lui avait été présenté le jour même, et qu'il avait lu, et cela le fit redoubler d'attention, pour voir quel serait le jugement.

» Comme l'affaire d'Ali Cogia et du marchand était nouvelle, et qu'elle faisait grand bruit dans la ville de Bagdad jusque parmi les enfants, les autres enfants acceptèrent la proposition avec joie, et ils convinrent du personnage que chacun devait jouer. Personne ne disputa, à celui qui s'était offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant et la gravité d'un cadi, un autre, comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux, dont il appela l'un Ali Cogia, et l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portait plainte.

» Alors le feint cadi prit la parole; et, en interrogeant gravement le feint Ali Cogia : « Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà ? »

» Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point; et, en achevant, il conclut, en le suppliant, à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son juge-

ment, pour empêcher qu'il ne fît une perte si considérable.

» Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, et il lui demanda pourquoi il ne rendait pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandait.

» Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avait alléguées devant le cadi de Bagdad, et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disait était la vérité.

« N'allons pas si vite, reprit le feint cadi ; avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase ? »

» Comme il eut répondu qu'il ne l'avait pas apporté : « Allez le prendre, reprit-il, et apportez le moi. »

» Le feint Ali Cogia disparut pour un moment, et en revenant il fit semblant de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'était le même vase qu'il avait retiré de chez lui.

» Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnaissait aussi pour le même vase ; et, comme le feint marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvait le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, et

le feint cadi, en faisant semblant de regarder dans le vase : « Voilà de belles olives, dit-il ; que j'en goûte. » Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter, et il ajouta : « Elles sont excellentes. »

« Mais, continua le feint cadi, il me semble que des olives gardées pendant sept ans ne devraient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives, et qu'ils voient ce qui en est. » Deux enfants lui furent présentés en qualité de marchands d'olives. « Vous êtes marchands d'olives? » leur demanda le feint cadi. Comme ils eurent répondu que c'était leur profession : « Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de temps des olives, accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger? — Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année; elles n'ont plus ni saveur, ni couleur, elles ne sont bonnes qu'à jeter.—Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà, et dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont? »

» Les feints marchands firent semblant d'examiner les olives et d'en goûter, et témoignèrent au cadi qu'elles étaient récentes et bonnes. « Vous vous trompez, reprit le feint cadi. Voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans. »

« Seigneur, repartirent les feints marchands ap-

pelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année; et nous maintenons que, de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous. » Le feint marchand, accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps. « Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pende. » De la sorte, les enfants mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, et en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

» On ne peut exprimer combien le calife Haroun Al-Raschid admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venait de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devait être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente et en se levant, il demanda à son grand vizir, qui avait été attentif aussi à ce qui venait de se passer, s'il avait entendu le jugement que l'enfant venait de rendre, et ce qu'il en pensait. « Commandeur des croyants, répondit le grand vizir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé. »

« Mais, reprit le calife, sais-tu une chose? C'est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, et que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le

placet aujourd'hui.—Je l'apprends de Votre Majesté, répondit le grand visir.—Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre?—Si l'affaire est la même, repartit le grand visir, il ne me paraît pas que Votre Majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. — Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife, et amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire et en ma présence. Mande aussi au cadi qui a renvoyé absous le marchand voleur, de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, et qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vase d'olives, et que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. » Le calife lui donna cet ordre en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose qui méritât son attention.

» Le lendemain, le grand vizir Giafar vint à la maison où le calife avait été témoin du jeu des enfants, et il demanda à parler au maître. Au défaut du maître qui était sorti, on le fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avait des enfants. Elle répondit qu'elle en avait trois, et elle les fit venir devant lui. — « Mes enfants, leur demanda le grand vizir, qui de vous faisait le cadi hier au soir, quand vous jouiez ensemble? » Le plus grand qui était

l'aîné, répondit que c'était lui, et, comme il ignorait pourquoi on lui faisait cette demande, il changea de couleur.

« Mon fils, lui dit le grand vizir, venez avec moi, le commandeur des croyants veut vous voir. »

» La mère fut dans une grande alarme quand elle vit que le grand vizir voulait emmener son fils. Elle lui demanda : « Seigneur, est-ce pour enlever mon fils que le commandeur des croyants le demande? » Le grand vizir la rassura, en lui promettant que son fils lui serait renvoyé en moins d'une heure, et qu'elle apprendrait à son retour le sujet pour quoi il était appelé, dont elle serait contente. « Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre et qui le rende plus digne de paraître devant le commandeur des croyants. » Et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

» Le grand vizir emmena l'enfant, et il le présenta au calife à l'heure que celui-ci avait donnée à Ali Cogia et au marchand pour les entendre.

» Le calife qui vit l'enfant un peu interdit et qui voulut le préparer à ce qu'il attendait de lui : « Venez, mon enfant, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia et du marchand qui lui a volé son or? Je vous ai vu et je vous ai entendu, je suis bien content de vous. »

L'enfant ne se déconcerta pas, il répondit modestement que c'était lui. « Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable marchand ; venez vous asseoir près de moi. »

» Alors le calife prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône ; et, quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étaient les parties. On les fit avancer, et on les lui nomma pendant qu'ils se prosternaient et qu'ils frappaient de leur front le tapis qui couvrait le trône. Quand ils se furent relevés, le calife leur dit : « Plaidez chacun votre cause, l'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice ; et, s'il manque en quelque chose, j'y suppléerai. »

» Ali Cogia et le marchand parlèrent l'un après l'autre ; et, quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avait fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'était pas encore temps et qu'auparavant il était à propos de voir le vase d'olives.

» A ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa aux pieds du calife, et le découvrit. Le calife regarda les olives et il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avaient été appelés, et leur rapport fut que les olives étaient bonnes et de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assurait qu'elles y avaient été mises il y avait sept ans ; à quoi ils firent la même

réponse que les enfants, feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

» Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venaient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas, néanmoins, de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier. Mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre. Il regarda le calife : « Commandeur des croyants, dit-il, ceci n'est plus un jeu; c'est à Votre Majesté de condamner à mort sérieusement, et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire. »

» Le calife, instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice, pour le faire pendre; ce qui fut exécuté après qu'il eut déclaré où il avait caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque, enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avait rendu le premier jugement (lequel était présent), d'apprendre d'un enfant à être plus judicieux dans sa fonction, embrassa l'enfant, et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité. »

XXVI

Montesquieu, dans l'*Esprit des lois :*

« Les livres sacrés des anciens Perses disaient : « Si vous voulez être saint, instruisez vos enfants,

parce que toutes les bonnes actions qu'ils feront vous seront imputées. »

» Ils conseillaient de se marier de bonne heure, parce que les enfants seraient comme un pont au jour du jugement, et que ceux qui n'auraient point d'enfants ne pourraient pas passer. »

*

« A Rome, le consul qui avait le plus d'enfants prenait le premier les faisceaux; il avait le choix des provinces.

» Le sénateur qui avait le plus d'enfants était écrit le premier dans le catalogue des sénateurs ; il disait au sénat son avis le premier.

» L'on pouvait parvenir avant l'âge aux magistratures, parce que chaque enfant donnait dispense d'un an. »

XXVII

Catulle, dans un épithalame, adresse aux deux époux cette exhortation :

« Cédez à vos transports ; et que vos jeux produisent de tendres rejetons, afin de perpétuer ce nom, trop illustre pour ne pas être toujours renouvelé.

» Puisse bientôt un petit Torquatus, du giron de sa mère, tendre à son père ses mignonnes mains, et lui sourire de sa petite bouche entr'ouverte !

» Qu'il ressemble à son père; que chacun, sans le connaître, le reconnaisse; que ses traits attestent les vertus maternelles!

» Que sa gloire un jour prouve qu'il est né d'une mère vertueuse, comme celle de Pénélope rejaillit sur son Télémaque!

» Vierges, fermez les portes; cessons nos chants. Et vous, époux assortis, jouissez de la vie, et que vos caresses répétées répondent à la vigueur de votre bel âge. »

XXVIII

Lamartine :

Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de rose
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis ?

XXIX

Dans les Choéphores d'Eschyle, Oreste parle ainsi au tombeau d'Agamemnon :

« Entends ce dernier cri que je t'adresse, ô mon père! Vois tes deux enfants debout près de ta tombe : prends pitié de ta fille, de ton fils; ne laisse point s'anéantir en nous la race des Pélopides : c'est ainsi que tu vivras encore malgré le trépas; car les enfants, souvenirs glorieux, sauvent de l'oubli un père qui n'est plus, pareils à ces mor-

ceaux de liége qui font surnager le filet et l'empêchent de se perdre dans l'abîme. »

*

Et, dans la comédie de Molière intitulée : *le Mariage forcé*, Sganarelle dit à Géronimo :

« J'ai répugné autrefois au mariage; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi. »

*

George Sand, dans *Jacques :*

« Mes enfants se portent à merveille et grossissent à vue d'œil comme des poussins. Jacques

me contrarie bien un peu quelquefois à leur égard. Il s'en occupe plus qu'il ne convient à un homme, et prétend que je n'y entends rien. Sylvia se met entre nous; elle emporte le berceau et dit : « Cela ne vous regarde ni l'un ni l'autre; ces enfants-là sont à moi. »

XXX

Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris* :

« Le bon Dieu eut pitié de Pâquette la Chantefleurie, et lui donna une petite fille. Sa joie, je ne vous en parle pas; ce fut une furie de larmes, de caresses et de baisers. Elle allaita elle-même son enfant, lui fit des langes avec sa couverture, la seule qu'elle eût sur son lit, et ne sentit plus ni le froid ni la faim. Elle en redevint belle. Vieille fille fait jeune mère. La galanterie reprit; on revint voir la Chantefleurie, elle retrouva chalands pour sa marchandise; et de toutes ces horreurs elle fit des layettes, béguins, baverolles, des brassières de dentelles et des petits bonnets de satin, sans même songer à se racheter une couverture. — Il est sûr que la petite Agnès, c'était le nom de l'enfant, nom de baptême; car, de nom de famille, il y a longtemps que la Chantefleurie n'en avait plus, — il est certain que cette petite était plus emmaillottée de rubans et de broderies qu'une Dauphine du

5

Dauphiné. — Elle avait, entre autres, une paire de petits souliers, que le roi Louis XI n'en a certainement pas eu de pareils! Sa mère les lui avait cousus et brodés elle-même, elle y avait mis toutes ses finesses de dorelotière et toutes les passequilles d'une robe de bonne Vierge. — C'étaient bien les deux plus mignons souliers roses qu'on pût voir. Ils étaient longs tout au plus comme mon pouce, et il fallait en voir sortir les petits pieds de l'enfant pour croire qu'ils avaient pu y entrer. Il est vrai que ces petits pieds étaient si petits, si jolis, si roses! plus roses que le satin des souliers! Quand vous aurez des enfants, Oudarde, vous saurez que rien n'est plus joli que ces petits pieds et ces petites mains-là.

« Je ne demande pas mieux, dit Oudarde en soupirant, mais j'attends que ce soit le bon plaisir de monsieur Audry Musnier.

« Au reste, reprit Mahiette, l'enfant de Pâquette n'avait pas que les pieds de joli. Je l'ai vue quand elle n'avait que quatre mois, c'était un amour! Elle avait les yeux plus grands que la bouche et les plus charmants fins cheveux noirs, qui frisaient déjà. Cela aurait fait une fière brune à seize ans! Sa mère en devenait de plus en plus folle tous les jours. Elle la caressait, la baisait, la chatouillait, la lavait, l'attifait, la mangeait! Elle en perdait la tête, elle en remerciait Dieu. Ses jolis pieds roses surtout, c'était

un ébahissement sans fin, c'était un délire de joie ! Elle y avait toujours les lèvres collées et ne pouvait revenir de leur petitesse. Elle les mettait dans les petits souliers, les retirait, les admirait, s'en émerveillait, regardait le jour au travers, s'apitoyait de les essayer à la marche sur son lit, et eût volontiers passé sa vie à genoux, à chausser et à déchausser ces pieds-là, comme ceux d'un enfant Jésus. »

XXXI

Balzac :

« Peut-être les enfants sont-ils les vertus d'une mère. »

*

« Ah ! combien de choses un enfant apprend à sa mère ! Il y a tant de promesses faites entre les femmes et la vertu, dans cette protection incessante due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère. Elle déploie alors seulement ses forces ; elle pratique les devoirs de la vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. »

*

Victor Hugo :

Mères ! l'enfant qui joue à votre seuil joyeux,
Plus frêle que les fleurs, plus serein que les cieux,

Vous conseille l'amour, la pudeur, la sagesse.
L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse;
C'est de la gaîté sainte et du bonheur sacré;
C'est le nom paternel dans un rayon doré;
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme;
Mères, l'enfant qui pleure et qui s'en est allé,
Si vous levez vos fronts vers le ciel constellé,
Verse à votre douleur une lumière auguste;
Car l'innocent éclaire aussi bien que le juste!
Il montre, clarté douce, à vos yeux abattus,
Derrière notre orgueil, derrière nos vertus,
Derrière la nuit noire où l'âme en deuil s'exile,
Derrière nos malheurs, Dieu profond et tranquille.
Que l'enfant vive ou dorme, il rayonne toujours.
Sur cette terre, où rien ne va loin sans secours,
Où nos jours incertains sur tant d'abîmes pendent,
Comme un guide au milieu des brumes que répandent
Nos vices ténébreux et nos doutes moqueurs,
Vivant, l'enfant fait voir le devoir à vos cœurs;
Mort, c'est la vérité qu'à votre âme il dévoile.
Ici, c'est un flambeau; là-haut, c'est une étoile.

XXXII

Madame Necker:

« Quelquefois, un époux tendrement aimé se voit dans les traits de ses enfants. La nature, qui devient ainsi le garant et l'interprète de l'amour conjugal, se plaît à consacrer de son inimitable

pinceau les chastes sentiments d'une femme fidèle; et tous les regards que jette un père attendri sur des fils qui lui ressemblent, retombent sur leur mère avec une nouvelle douceur. »

*

Balzac :

« L'amour a quelque chose d'affreusement terrestre, tandis qu'il a je ne sais quoi de divin dans l'affection que porte une mère heureuse à celui de qui procèdent les joies de la maternité. »

*

« On n'aime pas de la même manière à tous les moments; il ne se brode pas, sur cettte étoffe de la vie, des fleurs toujours brillantes; enfin, l'amour peut et doit cesser. Mais la maternité n'a point de déclin à craindre; elle s'accroît avec les bonheurs de l'enfant et se développe avec lui. »

*

« Enfanter, ce n'est rien; mais nourrir, c'est enfanter à toute heure. »

XXXIII

J. Michelet :

« Je ne sais s'il est indispensable que la mère allaite de son sein; il l'est, j'en suis bien sûr, qu'elle allaite de son cœur. »

*

« Les hommes supérieurs sont tous *les fils de leur mère ;* ils en reproduisent l'empreinte morale aussi bien que les traits. »

*

Lamartine :

« La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né. Son âme se compose surtout des impressions dont il se souvient. Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. »

*

Balzac :

« Il existe des regards, une voix, des gestes de mère, dont la force pétrit l'âme des enfants. »

XXXIV

Plutarque a pu vous apprendre, écrit Louis Racine à son fils, que Caton l'ancien préférait la gloire d'être bon mari à celle d'être grand sénateur, et qu'il quittait les affaires les plus importantes pour aller voir sa femme remuer et emmaillotter son enfant. »

XXXV

Victor Hugo :

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit ou vous êtes,
Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,

Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,
Douces âmes, à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies !
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller, sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles !
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flots baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive !

Seul et triste, au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent aux vents des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe ! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux !
Et, tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide Océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté;
Et cette grande mer est petite à côté !

Le même poëte :

Enfants ! oh, revenez ! Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?
Quel crime, quel exploit, quel forfait insensé?
Quel vase du Japon, en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique,
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore;
Puis, vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre à fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons du soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.
Belle perte, en effet ! beau sujet de colère !
Une strophe, mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux !
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée !
De lourds Alexandrins, l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc !
Un autre eût dit : Merci ! vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie

Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux.
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule!
Nains charmants, que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Seul ! le beau résultat ! le beau triomphe ! seul !
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. Mais vous, que vous importe?
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante!
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui;
Car, depuis le matin, assis dans l'antichambre,
Ce docteur, né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits,
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez, il est là qui soupire,
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire!

Que faire? Lire un livre? oh non! — Dicter des vers?
A quoi bon?— Émaux bleus ou blancs, céladons verts,

Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe,
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaité,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire,
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : Viens donc voir.

Oh ! certes, les esprits, les sylphes et les fées
Que le vent, dans ma chambre, apporte par bouffées,
Les gnomes accroupis là-haut, près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine,
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vu saisir, dans la boite aux ébauches,
Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches,
Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux, soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids, faire une telle flamme !

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh ! revenez ici chanter, danser, parler,

Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire, dans le vers que je viens retoucher,
Saillir soudain un angle aigu, comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines ;
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants ! gaîtés effarouchées !

J'en conviens, j'avais tort et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison ?
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants ! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie, ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse !
Le destin vous caresse en vos commencements,
Vous n'avez qu'à jouer, et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes !
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure ?
Puis on a dans le cœur quelques remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela
Quand l'âge, à votre tour, ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous les hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus, faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout!
Vous pourrez, sur ma table, être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois!
Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige! en vos mains tenir ma bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur!

Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!
Brûlez ou déchirez! — Je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la Grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : — « Enfants! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encore la pensée.
Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,

Souffrent entre vos mains innocemment cruelles :
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes
Et sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. »
Mais qu'importe les miens ! — Toute ma poésie,
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert, et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire,
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt,
De la sérénité qui luit sur votre front,
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine,
Où vous vous ébattez sous un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant !

Revenez donc, hélas ! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,
Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,
Au pêcheur d'Étretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

XXXVI

Émile Augier, dans sa comédie de *Gabrielle* :

JULIEN.

Camille, où t'en vas-tu si vite ?

CAMILLE.

Petit père,
Je vais dans le jardin jouer avec la terre.

JULIEN.

As-tu fait ta lecture ?

CAMILLE.

Oui... c'est-à-dire non !
C'est dimanche aujourd'hui.

JULIEN.

Respect au droit canon.
Mais on peut embrasser son père le dimanche ?

CAMILLE.

Oh ! oui.

(*Elle court à lui et l'embrasse sur les deux joues.*)

JULIEN, *la prenant dans ses bras.*

Te voilà belle avec ta robe blanche !

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, et pas maman.
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN, *à part.*

Un roman.

CAMILLE.

Pour quoi faire lit-elle après qu'elle sait lire ?

JULIEN.

Ma foi, je serais bien en peine de le dire ;
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poète ait jamais tiré de sa cervelle...
Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle !
— Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal.
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure!...
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture !
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement ;
Et la seule chimère à laquelle je tienne,
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne.
O cher trésor ! Elle est si belle, qu'on rirait
Si j'osais avouer qu'elle est tout mon portrait !
— M'aimes-tu bien, au moins ?

CAMILLE.

Oui, bien ! bien !

JULIEN.

Va, cher ange,
Ton père t'aime aussi diablement en échange !

*

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,

Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

XXXVII

Daniel Stern :

« Nous savons bien ce que nos enfants nous doivent, mais pensons-nous à ce que nous leur devons? Si nous sommes la sécurité de leur existence, ils sont la grâce de la nôtre. La nature a doué leurs attitudes, leurs gestes, leurs sourires, d'un charme mystérieux, involontaire, qui paye et au delà tous nos soins. Nous exigeons trop d'eux en demandant davantage ; et quand nous les nommons ingrats, nous risquons fort de l'être nous-mêmes. »

XXXVIII

Victor de Laprade, dans les *Symphonies* :

Quand je serre en mes bras mon enfant gracieux,
Je sens un froid au cœur et des larmes aux yeux,
En songeant qu'à travers sa douloureuse voie,
Ma mère n'a pas eu cette suprême joie ;
Elle qui m'aima tant et l'aurait tant aimé !

XXXIX

Madame de Sévigné écrit à sa fille au sujet de sa petite-fille :

« Pour moi, je jouirais de cette jolie petite société, qui doit vous faire un amusement et une occupation. Je la ferais travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples; je raisonnerais avec elle, je verrais de quoi elle est capable, et je lui parlerais avec amitié et avec confiance. Jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant; au contraire, elle pourra vous être utile. »

*

« Je suis bien assurée que Pauline me plaira : il y a de l'assaisonnement dans son visage et dans ses jolis yeux. Ah, ah, qu'ils sont jolis! je les vois! »

XL

P.-J. Stahl, dans l'*Histoire du prince et de la princesse Floris :*

« Comment Floris n'aurait-elle pas eu le sentiment de la vie éternelle? Ne sentait-elle pas que bientôt elle allait renaître dans un autre; que l'hiver lui préparait, à elle aussi, son printemps; et que sous les feuilles mortes de son cœur germait, sans bruit, la vraie fleur de sa vie?

» Elle se plaisait tant dans sa chambre, d'ailleurs, qu'elle ne se plaignait pas de cette réclusion forcée. Toute à son rôle sacré, elle soignait déjà son bonheur, qui, grâce à Dieu, — et elle l'en re-

merciait tous les jours, — se trouvait être aussi son devoir.

» Heureuses les femmes ! leur enfant n'est pas né, qu'elles se sentent déjà mères.

» Les jours, les semaines, les mois se passèrent. Avril venait de finir. Mai allait commencer. La terre, heureuse, sentait qu'elle allait pouvoir cesser d'être dure. Les pelouses de Trianon étaient déjà de ce vert timide qui est comme le premier attendrissement de la nature. Les insectes, voyant poindre l'herbe nouvelle, rajustaient leurs petits instruments. Le printemps préparait sa chanson. Les branches des arbres et des arbustes, si longtemps noires et rigides, se détendaient et se teignaient d'une teinte d'or. Déjà leurs extrémités se garnissaient de bourgeons rougeâtres et s'égayaient de quelques menues feuilles naissantes. Ces petites feuilles sortaient brillantes et comme vernies de leur fourreau entr'ouvert. On voyait qu'elles étaient toutes neuves. Elles arrivaient plissées encore de ces petits plis, de ces rides touchantes, qu'on s'étonnerait de voir aux enfants nouveau-nés, si l'épanouissement des premiers jours ne les effaçait bientôt sur leur frais épiderme, pour le remplacer par le velours superfin, par le soyeux duvet du premier âge.

» L'âme des fleurs endormies allait se réveiller. Elles essayaient d'éclore et s'efforçaient de vaincre

les dernières résistances de leurs boutons prêts à céder.

» Le soleil, leur père, pour ne pas les gêner dans leur envie et pour aider leur essor, se faisait doux et discret. Il ne leur montrait que ses caresses, se réservant sans doute de leur faire sentir sa force un peu plus tard. Il leur mesurait attentivement sa chaleur.

» La fleur qui vit le jour la première, pour n'être pas poussée dans les parterres de Trianon, n'en était pas moins une fleur charmante et bénie. On eût dit une grosse goutte de lait pur échappée de la voie lactée, une petite étoile tombée un matin du ciel au profit de la terre.

» C'était un délicieux petit enfant blanc, rose et bleu.

» Le soleil était bien son père aussi, sans aucun doute. Qui pourrait vivre et naître en ce monde sans sa chaleur féconde?

» Il était à peine né. Sa mère, remplie pourtant d'une joie immense, eut le courage de faire attendre sa joie. Elle ne l'avait pas encore embrassé, que, sur son ordre, on avait ouvert sa fenêtre. Elle avait voulu que le premier regard de son fils fût pour le ciel, et que sa première bénédiction lui vînt de Dieu.

» Bien que ce fils, je me trompe, bien que cet héritier, tant désiré par le prince Z, tînt de sa mère

plus que du prince lui-même, le prince fut dans l'enchantement. Il savait trop ce qu'il lui en avait coûté d'être une créature surnaturelle, pour souhaiter à celui qui devait perpétuer sa race pareil malheur.

» Les gens les plus sévères comprendront que, quand Floris tint enfin entre ses bras, put enfin appuyer, voir reposer sur son cœur, nourrir elle-même ce cher petit être qu'elle avait tant souhaité, tant appelé, tant désiré, tant voulu et tant redouté cependant, qui lui avait coûté tant de larmes, de si douces et de si amères, une joie infinie, qu'on ne peut pas écrire, une joie céleste, — les joies de toutes les mères à la vue de leur premier-né sont dignes de ce nom, — illumina son visage et rafraîchit son âme... »

XLI

Victor Hugo :

Après avoir donné son aumône au plus jeune,
Pensif, il s'arrêta pour les voir. Un long jeûne
Avait maigri leur joue, avait flétri leur front,
Ils étaient tous les quatre à terre assis en rond ;
Puis, s'étant partagé, comme feraient des anges,
Un morceau de pain noir ramassé dans nos fanges,
Ils mangeaient, mais d'un air si morne et si navré,
Qu'en les voyant ainsi toute femme eût pleuré.
C'est qu'ils étaient perdus sur la terre où nous sommes,
Et tout seuls, quatre enfants, dans la foule des hommes,

Oui, sans père ni mère ! et pas même un grenier ;
Pas d'abri ; tous pieds nus, excepté le dernier,
Qui traînait, pauvre amour ! sous son pied qui chancelle
De vieux souliers trop grands noués d'une ficelle.
Dans des fossés, la nuit, ils dorment très-souvent.
Aussi, comme ils ont froid, le matin en plein vent,
Quand l'arbre, frissonnant au cri de l'alouette,
Dresse sur un ciel clair sa noire silhouette !
Leurs mains rouges étaient roses quand Dieu les fit.
Le dimanche, au hameau cherchant un vil profit,
Ils errent. Le petit, sous sa pâleur malsaine,
Chante sans la comprendre une chanson obscène,
Pour faire rire, hélas ! lui qui pleure en secret,
Quelque immonde vieillard au seuil d'un cabaret ;
Si bien que, quelquefois du bouge qui s'égaie
Il tombe à leur faim sombre une abjecte monnaie,
Aumône de l'enfer que jette le péché,
Sou hideux sur lequel le démon a craché !
Pour l'instant, ils mangeaient derrière une broussaille,
Cachés, et plus tremblants que le faon qui tressaille ;
Car souvent on les bat, on les chasse toujours !
C'est ainsi qu'innocents condamnés, tous les jours,
Ils passent, affamés, sous mes murs, sous les vôtres,
Et qu'ils vont au hasard, l'aîné menant les autres.

Alors, lui qui rêvait, il regarda là-haut ;
Et son œil ne vit rien que l'éther calme et chaud,
Le soleil bienveillant, l'air plein d'ailes dorées,
Et la sérénité des voûtes azurées,
Et le bonheur, les cris, les rires triomphants
Qui des oiseaux du ciel tombaient sur ces enfants.

XLII

Gresset raconte ainsi, à son cher Segonzac, l'aventure drôlatique du *Lutrin vivant* :

Chez dame Barbe arriva notre histoire,
En juin dernier ; l'aventure est notoire.

Par cas fortuit, l'enfant de chœur Lucas
Avait usé l'étui des pays-bas :
Vous m'entendez, sa culotte trop mûre
Le trahissait par mainte découpure.
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démantelait la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit ; mais que faire ?
Elle était pauvre, et l'étoffe était chère.
D'une autre part, le chapitre était gueux ;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un amour anonyme,
Ne connaissant parents ni légitime,
N'avait en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer, que la grâce de Dieu.
Il languissait dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout...

Enfin, pourtant, l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente,
A peu de frais et dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout ;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe était un vieux antiphonaire,

Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont, aux bons jours, on parait le lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formaient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets par la crasse endurcis
L'âge avait fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvait sans dommage
Du livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, et les coud proprement,
Pour relier un volume vivant.

Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prit justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignait plus les insultes du vent.

Or, cependant, arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office.
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre; il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd et temps et peines;
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais, par bonheur, dans ce triple embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,

Sans le savoir portait l'office en croupe.
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service;
En quatre tours, il apprend l'exercice.

Déjà, d'un air intrépide et dévot,
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot.
A livre ouvert, le chapitre en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes
Trés-gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque et digne de Callot.

Tout allait bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin;
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.

D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit, en criant comme un diable,

Et loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.

Le fait est sûr, sans peine on peut m'en croire;
De deux gascons je tiens toute l'histoire.

XLIII

Alexandre Guiraud :

LE PETIT SAVOYARD.

PREMIÈRE ÉLÉGIE. — LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon toit put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.

Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisais ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense. .
Oh ! je vais prier Dieu pour toi !...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ?
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que pour toi la vie est moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main...
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :

Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait. Sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

DEUXIÈME ÉLÉGIE. — PARIS.

J'ai faim ; vous qui passez daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux, sur le seuil, je pleure bien souvent ;
Donnez, peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.
Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.
Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête, et j'en entends le bruit,
Finir son heureuse journée...

Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée...

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage.

Eh ! que sert d'espérer !... Que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants.

Et deux femmes en deuil accueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;

Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

TROISIÈME ÉLÉGIE. — LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie ,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.
Bientôt de sa colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage;
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours !
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.
La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
La mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient?
Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle.
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.
Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.
C'est lui, je le savais : le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.
C'est le Christ du foyer que les mères implorent,

Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourait sans toi. L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : que le bon Dieu vous fasse de longs jours.

XLIV

On connaît le charmant début du conte de Perrault, *le Petit-Poucet :*

« Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne, qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps, mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en fesait pas moins de deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat, et ne disait mot; ils prenaient pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce; ce qui fit qu'on l'appela Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait

toujours tort. Cependant il était plus fin et plus avisé que tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

» Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois; ce qui sera bien aisé; car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? » Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère.

» Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

» Le Petit-Poucet ouït tout ce qu'ils dirent ; car, ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils voulaient parler d'affaires, il s'était levé doucement, et s'était glissé sous l'escabeau de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait

à faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

» On partit, et le Petit-Poucet ne découvrit rien de ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

» Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit-Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison; car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc: « Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement. » Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.

» Ils n'osèrent d'abord entrer; mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

» Dans le moment que le bûcheron et la bûche-

ronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait, il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : « Hélas! où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre. J'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés. Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants. »

» Le bûcheron s'impatienta à la fin; car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fut peut-être plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était toute en pleurs. « Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants?» Elle le dit une

fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble: « Nous voilà! nous voilà! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir mes chers enfants! vous êtes bien las, vous avez bien faim : et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

» Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux; et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent... »

On sait comment le beau Petit-Poucet sauve la vie à ses frères dans la maison de l'Ogre.

XLV

P.-J. Stahl, dans la *Véritable histoire de Tom Pouce*, cousin du Petit-Poucet, s'exprime ainsi :

« La pauvre paysanne eut un fils, mais si petit, si petit, que, quand on l'eut mesuré, on trouva qu'il

n'était pas plus grand en tout que le pouce de son père.

» Bah! bah! disait le père aux voisins émerveillés, il grandira. »

» Le nouveau-né, du reste, était si gentil et si bien pris dans sa petite taille, que les connaisseuses étaient obligées d'avouer que c'était une perfection. Il était aussi tellement vif et si remuant qu'on avait toutes les peines du monde à le contenir dans sa couchette, qui avait été faite, dans le premier moment, d'un sabot neuf, au fond duquel on avait mis un peu de ouate bien douce et bien chaude, pour qu'il y pût dormir tout à son aise. »

*

« Ce fut donc dans ce sabot que Tom grandit, ou plutôt qu'il ne grandit pas. Mais si sa taille resta la même, son intelligence fut si précoce, que ses parents ne souhaitèrent jamais qu'il fût plus grand. Sa mère guida ses premiers pas, et elle le fit avec tant d'habileté que bientôt Tom put marcher seul, et qu'il n'usa pas beaucoup de lisières.

» Il apprit à lire en moins de rien, dans un joli livre que lui avait donné sa marraine. Ce livre s'appelait le Livre des petits enfants, et était rempli d'histoires qui étaient toutes plus jolies les unes que les autres, et d'images qui ne le cédaient en rien aux histoires. Tom y trouva aussi des fables

qu'il apprit en un clin-d'œil, et qu'il récitait à merveille et dès qu'on l'en priait.

» A peine savait-il lire qu'il demanda une plume et du papier, et se mit à écrire un beau compliment pour sa maman. Le plus difficile avait été de lui trouver une plume assez petite pour qu'il pût s'en servir, mais à la fin on en était venu à bout.

» Son écriture était fine et déliée, ses lignes bien droites, et peu à peu il en vint presque à savoir aussi l'orthographe. « Je ne serai pas grand, disait-il parfois, mais je serai savant. »

» Quand il sut écrire tout à fait, le goût des arts, et surtout le goût du dessin, se développa en lui; il composait déjà de fort jolies vignettes à un âge où les plus habiles ne font encore que des nez, des bouches et des oreilles.

» C'était merveille que de voir les ravissants petits dessins qui couvraient ses cahiers.

» Il fit, après six mois de leçons, le portrait de son père et celui de sa mère, d'une ressemblance si frappante que, quoique ce fussent, on le pense bien, des portraits extrêmement petits, ceux qui avaient de bons yeux ne pouvaient les regarder sans s'écrier tout de suite, en voyant celui du père : « C'est M. Pouce! » et en voyant celui de la mère : « C'est en vérité madame Pouce! » Car il faut dire que, contrairement à ce qui se pratique de nos jours, le

père et la mère de Pouce avaient fini par prendre le nom de leur fils.

» Quant à ce qui est de compter, on peut dire qu'aucun enfant ne comptait mieux que lui : il savait ses quatre règles, et, s'il y en avait eu plus de quatre à apprendre, il les eût apprises également. »

*

« Je n'ai pas encore parlé de la voix de Tom. Aussi est-il bien temps que je dise que cette voix était la plus aimable et la plus flatteuse qu'on pût entendre ; mais si faible, si faible, qu'il fallait y être bien habitué, ou avoir l'oreille aux aguets, pour ne rien perdre de ce qu'il disait.

» Sa mère, par exemple, distinguait aussi bien chacune de ses paroles que s'il eût eu une voix de tonnerre ; et d'ailleurs, à force de s'aimer, ils s'entendaient tous deux à ce point qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, et qu'il leur suffisait de se regarder.

» La faiblesse de la voix de Tom avait pour résultat qu'il parlait rarement ; car, s'il avait parlé davantage, il se serait nécessairement fatigué la poitrine. Mais ceci même eut un avantage pour lui ; car, parlant peu, il écouta beaucoup, et acquit ainsi une foule de connaissances utiles, qui échappent nécessairement à celui qui ne fait que bavarder. »

XLVI

Lamartine, dans *ta Chute d'un Ange* :

Sa mère sur son front n'avait encore compté,
Depuis son lait tari, que le douzième été ;
Mais, dans ces jours de force où les séves moins lentes
Se hâtaient de mûrir les hommes et les plantes,
Douze ans pour une vierge étaient ce qu'en nos jours
Seraient dix-huit printemps pleins de grâce et d'amour.

. . . .

Un rayon de la lune éclairait son beau corps,
D'un bassin d'eau dormant ses pieds touchaient les bords :
Et quelques lis des eaux pleins de parfums nocturnes
Recourbaient sur son corps leurs joncs verts et leurs urnes.

XLVII

Victor Hugo :

Ma fille ! va prier.—Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre...Écoute,
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface,

Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface...
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions! voici la nuit! la nuit grave et sereine.
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

XLVIII

Alexandre Soumet :

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture !
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais, sous un toit de feuillée,

Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire...
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère, je t'attends,
Sur la pierre où tu m'as laissée.

XLIX

Shakspeare, dans *Macbeth* :

RASSE.

Promettez-moi de ne pas détester à jamais l'organe sinistre qui va affliger vos oreilles des sons les plus affreux qu'elles aient jamais ouïs.

MACDUFF, *mordant ses lèvres.*

Hom ! je devine !

RASSE.

Votre château est pris, votre femme et vos petits enfants massacrés. Vous raconter les circonstances, ce serait vouloir ajouter votre mort au meurtre de ces chères et innocentes victimes.

MALCOLM.

Ciel pitoyable ! (*à Macduff*). Allons, homme, n'enfoncez point votre chapeau sur votre front ; donnez à votre douleur une voix et des paroles ! Le chagrin qui reste muet murmure dans le cœur gonflé et le brise.

MACDUFF.

Mes enfants aussi ?

RASSE.

Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Faut-il que je sois absent de ce lieu! — Ma femme tuée aussi?

RASSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. Cherchons notre consolation dans une grande vengeance; c'est le seul remède à ces chagrins mortels.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfants! — Tous mes petits enfants, avez-vous dit? tous? quoi! tous? O monstre infernal! Tous! quoi? tous mes jolis enfants, avec leur mère? tous du même coup barbare?...

L

Lamartine :

A l'ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse :
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi!

Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes?
Les enfants de la mort te tressent-ils des roses?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier?
Il me semble parfois que je t'entends crier ;
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre,
Car l'époux de mes nuits, hélas! a beau suspendre

Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer !
Je suis l'oiseau plaintif, à l'aile bleue et blanche,
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et roulé dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie, et regarde dans l'eau,
Et porte sa becquée à son petit oiseau.

LI

Dovalle :

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos.

Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois.

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête;
Alors un homme dit : « C'est là. »

Et, la fosse n'étant plus vide,
On y poussa la terre... Et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi? »

« Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort! »

Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

LII

Victor Hugo, dans les *Contemplations* :

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères, le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vons parler demeurait
A Blois : je l'ai connue en un temps plus prospère,
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou promet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait ;
Elle eut un fils : ce fut une ineffable joie.
Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial, et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère! et ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.

Dès l'aube, elle chantait, ravie, et toute fière.
Elle se renversait sur sa chaise en arrière,

Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses.
Oh ! comme elle baisait ces beaux petits piéds roses !
Comme elle leur parlait! L'enfant, charmant et nu,
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche !

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit: pour l'enfant, grandir, c'est chanceler;
Il se mit à marcher, il se mit à parler,
Il eut trois ans ; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : « Mon fils ! » et reprenait :
« Voyez comme il est grand ! il apprend, il connaît
Ses lettres. C'est un diable ! il veut que je l'habille
En homme ; il ne veut plus de ses robes de fille ;
C'est déjà très-méchant, ces petits hommes-là !
C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a
De l'esprit ; je lui fais épeler l'Évangile. » —
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, nous avons tous de ces dates funèbres !
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge. O noire maladie !
De l'air, par qui l'on vit, sinistre perfidie !

Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants ?
Ils luttent, l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et lo prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles,
Oh ! la parole expire où commence le cri.
Silence aux mots humains !

La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois, sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas ; sa vie était sa fièvre :
Elle ne répondait à personne ; sa lèvre
Tremblait ; on l'entendait, avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un :— Rends-le-moi ! —
Et le médecin dit au père : — Il faut distraire
Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère ! —

Le temps passa ; les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.



Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : — Ma mère, —
Elle songeait, muette, assise sur son lit,
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle.
Elle pâlit. — Quel est cet étranger? dit-elle.
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
— Non, non, je ne veux pas! non! tu serais jaloux!
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : «On m'oublie; un autre a pris ma place;
Ma mère l'aime, et rit; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau! »
Non, non!
Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint; elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : — C'est un garçon. —
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,
Rêvait. On lui porta l'enfant sur un coussin ;
Elle se laissa faire et lui donna le sein.
Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : — Cet ange en son sépulcre est seul! —
— O doux miracle! ô mère au bonheur revenue! —
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : — C'est moi. Ne le dis pas.

LIII

Racan, se souvenant de Virgile :

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

LIV

Alfred de Musset, dans *la Coupe et les Lèvres* :

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon corps je me suis écarté :
J'avais soif, mon cheval marchait dans la poussière,
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. La mère est mon amie.
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes.
(Les lèvres des enfants s'ouvrent comme des roses
Au souffle de la nuit.) Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes,
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés.
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche
Elle avait à moitié laissé quelque chanson.
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche
Comme un oiseau léger sur les fleurs d'un buisson.

Nous étions seuls. — J'ai pris ses deux mains dans les miennes.
Je me suis incliné, sans l'éveiller pourtant,
O Gunther ! j'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

DEUXIÈME PARTIE.

—

LE MAL QU'ON A DIT DES ENFANTS.

LV

Et cependant on dit quelquefois du mal des enfants. Souvent, à la vérité, c'est pour rire.

On reproche aux enfants d'être gourmands, curieux, bavards, bruyants,... que sais-je?...

Mais leur gourmandise est le signe d'une heureuse organisation et d'une bonne santé; leur curiosité est le principe même de la science; leur bavardage est l'expression tumultueuse et charmante des idées qui leur abondent; le bruit qu'ils font, c'est le mouvement de la vie...

LVI

Et d'abord, si les enfants sont gourmands, leur gourmandise a tant d'esprit!

« Moi, — dit un tout petit à table, — j'aime bien les petits pois, mais je n'en demande pas à maman, parce que les gentils enfants ne doivent rien demander. »

*

Un plus grand, typographe en herbe, que le prote de son atelier avait envoyé chercher deux saucisses, en mange une en route...

« Où est l'autre? dit le prote.

— L'autre? répond l'enfant, c'est celle-ci. »

LVII

Rabelais, que je regrette d'abréger, raconte ainsi la naissance, l'enfance et les prouesses de Gargantua :

Grandgousier ayant épousé la fille du roi des Parpaillots, Gargamelle, « belle gouge et de bonne troigne, » elle mit au monde, par l'oreille gauche, après onze mois de grossesse, un fils, qui « soudain qu'il fut né, ne cria comme les autres enfants : *mies, mies, mies*, mais à haute voix s'écriait : « A boire, à boire, à boire! » Sur quoi le bonhomme Grandgousier, le regardant, se prit à dire : « QUE GRAND TU AS! » (sous-entendu, le gosier!) d'où lui vint le nom de Gargantua.

Vite, afin d'apaiser l'enfant, on lui donne à boire « à tirelarigot. » « Et lui furent ordonnées dix-sept

mille neuf cent treize vaches de Pautillé et de Bréhémond (*villages près de Chinon, patrie de Rabelais*), pour l'allaiter ordinairement; car de trouver nourriture suffisante n'était possible en tout le pays, vu la grande quantité de lait requis pour l'alimenter;—quoique certains docteurs scotistes (*trait contre Jean Scot*) aient affirmé que sa mère l'allaita, et qu'elle pouvait traire de ses mamelles quatorze cent deux pipes (*tonneaux*) et neuf potées de lait pour chaque fois; ce qui n'est pas vraisemblable. Et a été la proposition déclarée mammallement scandaleuse, offensive des pitoyables oreilles, et sentant de loin l'hérésie. »

Ici le futur curé de Meudon se raille de certains anathèmes lancés, en termes emphatiques, contre des propositions de peu d'importance ou même ridicules.

Le petit Gargantua, criant toujours : « A boire! » humait autant de vin que de lait. Il en résultait quelques accidents, — « par trop humer de purée septembrale. »

« Et n'en humait goutte sans cause; car, s'il advenait qu'il fût despit, courroucé, fâché ou marri, s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant à boire on le remettait en nature; et soudain demeurait coi et joyeux.

» Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa fy,

qu'il en était tant coutumier qu'au seul son des pintes et flacons il entrait en extase, comme s'il goûtait les joies du paradis. En sorte que elles, considérant cette complexion divine, pour le réjouir, au matin, faisaient devant lui sonner des verres avec un couteau, ou des flacons avec leurs toupons, ou des pintes avec leurs couvercles. Auquel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-même se berçait, en dodelinant de la tête, monochordisant des doigts, et... » Le reste ne peut se lire que chez Rabelais lui-même.

*

L'auteur consacre trois chapitres à nous apprendre : *Comment on vêtit Gargantua, Les couleurs et livrées de Gargantua,* et *Ce qui est signifié par les couleurs blanc et bleu.* Il raconte ensuite l'enfance et l'adolescence de son héros :

« Gargantua, depuis trois ans jusques à cinq, fut nourri et institué en toute discipline convenante, par le commandement de son père... »

Et voulez-vous savoir quels étaient ces disciplines convenantes et les enseignements propres à cet âge? Achevez la phrase et vous le verrez :

« Et passa ce temps comme les petits enfants du pays, — à boire, manger et dormir, — à manger, dormir et boire, — à dormir, boire et manger. — Toujours se vautrait par les fanges, se mascarait le nez (*c'est-à-dire, selon M. Guizot, se*

le noircissait avec du charbon), se chauffourait le visage (*même sens*), acculait ses souliers, bayait souvent aux mouches, et courait volontiers aux parpaillons, desquels son père tenait l'empire. »

S'il faut en croire les commentateurs, les parpaillons ou papillons, désignent, dit-on, les Français à l'humeur légère. Ailleurs les parpaillots sont des hérétiques; mais les hérétiques peuvent très-bien être aussi les Français, amis de la liberté de penser.

*

Pour en revenir à Gargantua, c'était un terrible enfant :

« Il se mouchait à ses manches, il mourvait dedans sa soupe, et patrouillait partout. Et buvait en sa pantouffle, et se frottait ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aiguisait d'un sabot, ses mains lavait de potage, se peignait d'un gobelet, s'asseyait entre deux selles le c.. à terre, se couvrait d'un sac mouillé, buvait en mangeant sa soupe, mangeait sa fouace (*son gâteau*) sans pain, mordait en riant, riait en mordant, souvent crachait au bassin,... se cachait en l'eau pour la pluie, battait à froid, songeait creux, faisait le sucré, écorchait le renard, disait le patenôtre du singe, retournait à ses moutons, tournait les truies au foin, battait le chien devant le lion, mettait la charrette devant les bœufs... » Suit une quarantaine d'autres

proverbes, coq-à-l'âne et bouffonneries, sans rime ni raison, sans queue ni tête; un feu roulant de calembredaines, dont le sens général, s'il y a un autre sens que la gaieté, la folie et l'ivresse, est que cet enfant, comme tous les enfants, passés, présents et futurs, faisait tout en dépit du bon sens, à tort et à travers, sens dessus dessous, preuve qu'il était d'une bonne complexion et qu'il se portait à ravir! — Dieu vous garde des enfants sages!

*

Le chapitre suivant : *Des chevaux factices de Gargantua,* est encore un chapelet d'inventions burlesques et de conversations drôlatiques. En voici le commencement :

« Puis, à fin que, toute sa vie, il fût bon chevaucheur, l'on lui fit un beau grand cheval de bois, lequel il faisait penader (*se pavaner*), sauter, voltiger, ruer et danser tout ensemble; aller le pas, le trot, l'entrepas, le galop, les ambles, le hobin, le traquenard, le camelin (*le pas du chameau*) et l'onagrier. Et il lui faisait changer de poil, comme les moines de Courtibaulx, selon les fêtes : de baibrun, d'alezan, de gris pommelé, de poil de rat, de cerf, de rouen, de vache, de zencle, de pécile, de pie, de leuce.

» Lui-même, d'une grosse traine (*pièce de bois*) fit un cheval pour la chasse; un autre, d'un fût de

pressoir, à tous les jours ; et, d'un grand chêne, une mule avec la housse, pour la chambre. Il en eut encore dix ou douze à relais, et sept pour la poste. Et les mettait tous coucher auprès de lui.

» Un jour, le seigneur de Pain-en-sac visita son père en gros train et apparat, auquel jour l'étaient semblablement venus voir le duc de Franc-Repas et le comte de Mouillevent. Par ma foi, le logis fut un peu étroit pour tant de gens, et singulièrement les étables. Donc les maître d'hôtel et fourrier du dit seigneur de Pain-en-sac, pour savoir si ailleurs en la maison étaient étables vacantes, s'adressèrent à Gargantua, jeune garçonnet, lui demandant secrètement où étaient les étables des grands chevaux, pensant que volontiers les enfants décèlent tout. Lors, il les mena par les grands degrés du château, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle entrèrent en une grosse tour ; et, eux montant par d'autres degrés, le fourrier dit au maître d'hôtel : « Cet enfant nous abuse ; car les étables ne sont jamais au haut de la maison. — C'est, dit le maître d'hôtel, mal entendu à vous ; car je sais des lieux, à Lyon, à La Basmette, à Chaisnon et ailleurs, où les étables sont au plus haut du logis : ainsi peut-être que derrière il y a issue au montoir. Mais je le demanderai, plus assurément. » Lors, il demanda à Gargantua : « Mon petit mignon, où nous menez-vous ? — A l'es-

table, dit-il, de mes grands chevaux. Nous y sommes tantôt, montons seulement ces eschallons (*échelons, escaliers*). » Puis, les faisant passer par une autre grand' salle, les mena en sa chambre, et, retirant la porte : « Voici, dit-il, les étables que vous demandez, voilà mon genêt, voilà mon guildin, mon lavedan, mon traquenard. » Et, les chargeant d'un gros levier : « Je vous donne, dit-il, ce frison : je l'ai eu de Francfort; mais il sera vôtre ; il est bon petit chevallet, et de grand' peine. »

*

Le chapitre se termine ainsi :

« S'il vous fallait aller d'ici à Cahusac, qu'aimeriez-vous mieux, ou chevaucher un oison, ou mener une truie en laisse? — J'aimerais mieux boire, dit le fourrier. » Et, ce disant, ils entrèrent en la salle basse, où était toute la brigade; et, racontant cette nouvelle histoire, les firent rire comme un tas de mouches. »

LVIII

Sur les prouesses et drôleries de ce fier petit garçonnet, Rabelais est intarissable. Il ne l'est pas moins sur celles de son fils.

Le fils de Gargantua, comme on sait, est Pantagruel. Pantagruel est aussi d'un charmant caractère :

« J'ose bien dire que c'était le meilleur petit bonhomme qui fût d'ici au bout d'un bâton. »

Et, au livre suivant :

« Je vous ai déjà dit, et redis encore, que c'était le meilleur petit et grand bonhommet qui oncques ceignit épée. »

Sa mère, la pauvre Badebec, était morte en le mettant au monde :

« Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplex? Ce fut Gargantua son père : car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, tout beau et tout grand, — ne savait que dire ni que faire. Et le doute qui troublait son entendement était à savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un côté, et d'autre, il avait arguments sophistiques qui le suffoquaient: car il les faisait très-bien, *in modo et figura ;* mais il ne les pouvait résoudre. Et par ce moyen demeurait empestré comme la souris empeigée (*prise dans la poix*) ou comme un milan pris au lacet.

« Pleurerai-je? disait-il. — Oui : car ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde. Jamais je ne la verrai! jamais je n'en recouvrerai une telle! ce m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que t'avais-je fait pour ainsi me punir? que n'envoyas-tu la mort à moi plutôt qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est

que languir! Ha, Badebec, ma mignonne, m'amie... ma tendrette,... ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verrai... »

» Et, ce disant, pleurait comme une vache. — Mais, tout soudain, riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire. « Ho! mon petit fils, disait-il,... mon peton, que tu es joli! et combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli! Ho, ho, ho! que je suis aise! Buvons, ho! laissons toute mélancolie, apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe!...

» Mais, ce disant, il ouit la litanie et les mementos des prêtres qui portaient sa femme en terre. Dont il laissa son bon propos, et tout soudain fut ravi ailleurs, disant : « Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore! cela me fâche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourrai prendre quelque fièvre, me voilà affolé. — Foi de gentilhomme! il vaut mieux pleurer moins et boire davantage! Ma femme est morte? Eh bien! par Dieu! je ne la ressusciterai pas par mes pleurs! Elle est bien : elle est en paradis pour le moins, si mieux n'est; elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités! — Autant nous en pend à l'œil! Dieu garde le demeurant! *il me faut penser d'en trouver une autre.* »

Les chapitres suivants racontent les traits prodigieux de force et de gloutonnerie qui signalèrent l'enfance de Pantagruel, comme celle de Gargantua.

N'étant encore qu'un enfant au berceau, Pantagruel, à chacun de ses repas, hume le lait de quatre mille six cents vaches. Un jour il mord le pis de l'une d'elles, et le lui mange avec la moitié du ventre; « et il l'eut toute dévorée, n'eut été qu'elle criait horriblement, comme si les loups la tenaient aux jambes; auquel cri le monde arriva, on ôta la dite vache à Pantagruel; mais on ne sut si bien faire que le jarret ne lui en demeurât, comme il le tenait, et le mangeait très-bien, comme vous feriez d'une saucisse; et, quand on lui voulut ôter l'os, il l'avala bientôt, comme un cormoran ferait d'un petit poisson; et après commença à dire: « Bon, bon, bon, » car il ne savait encore bien parler; voulant donner à entendre qu'il l'avait trouvé fort bon, et qu'il n'en fallait plus qu'autant. »

Ceux qui le servent, ne pouvant venir à bout de lui, le lient avec de gros câbles dans son berceau. Un ours que nourrissait son père, s'échappe, et vient lécher le visage de l'enfant, « car les nourrices ne lui avaient bien à point torché les babines. »

Le petit Pantagruel se défit des dits câbles aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins, « et vous prit Monsieur de l'Ours, et le mit en pièces comme un poulet, et vous en fit une bonne gorge chaude pour ce repas. » L'auteur a eu raison de dire qu'au prix de son héros, « Hercule n'était rien, qui, étant au berceau, tua les deux serpents, car les deux serpents étaient très-petits et fragiles. »

*

Gargantua, craignant que ce diable d'enfant ne se blesse, le fait lier de quatre grosses chaînes de fer, et fait enchasser son berceau entre des arcs-boutants bien affûtés. Mais, un jour que ce roi donnait un grand banquet à tous les princes de sa cour, l'enfant qu'on avait laissé seul, trépigna tant qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutefois était d'une grosse poutre de sept empans en carré, et, ainsi qu'il eût mis les pieds dehors, il se glissa de haut en bas le mieux qu'il put, en sorte qu'il touchait des pieds à terre. « Et alors avec une grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'échine, ainsi lié comme une tortue qui monte contre une muraille, et, à le voir, semblait que ce fut une grande carraque de cinq cents tonneaux qui fût debout. En ce point, entra en la salle où l'on banquetait, et si hardiment, qu'il épouvanta bien l'assistance. Mais, pour autant qu'il avait les bras

liés dedans, il ne pouvait rien prendre à manger; mais en grande peine s'inclinait pour prendre avec la langue quelque lippée. »

Son père ordonne qu'on le délie. Pantagruel, d'un coup de poing, met son berceau « en plus de cinq cent mille pièces, » et s'assied à table gaillardement.

LIX

Edmond About, dans *Germaine :*

« Les enfants sont de petits hommes, l'ingratitude leur pousse avec les dents. »

LX

Jean-Paul :

« N'ordonnez pas à un enfant de garder un secret, fût-ce même une surprise que vous ménageriez à un être chéri. La discrétion, cette vertu héroïque, demande pour être exercée la force d'une raison plus mûre. La raison seule enseigne à taire, le cœur n'apprend qu'à parler. »

LXI

Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires :*

« Quand les sauvages des Florides veulent infliger à quelqu'un de leurs prisonniers de suprêmes douleurs, ils confient le soin de son supplice aux femmes et aux enfants. »

LXII

P.-J. Stahl, à propos : « *de quelques jeux d'enfants* » :

« Il n'est point d'enfant, pour peu que ses parents l'aient abandonné à son naturel et à l'exemple de ses petits amis, qui ne se soit amusé plus ou moins par quelque beau jour de printemps à attacher du fil à la patte d'un hanneton et à chanter au pauvre insecte, jusqu'à ce que mort s'en suivît, la funèbre petite chanson que je ne sais quel poëte spécial de l'enfance a écrite en l'honneur de cet aimable jeu. Tout le monde connaît ce *de profundis*, ce chant de mort des hannetons. Tout le monde l'a chanté. Il est naïf, il est enfantin, il n'a pas de sens, il est gai, hélas !

« Hanneton, vole, vole, vole, etc. »

» Il n'est guère d'enfant, non plus, dont la cruauté ingénue ne se soit divertie quelquefois à attraper des mouches, à leur arracher une aile d'abord et puis l'autre, et puis les pattes, une à une, au nombre de six, ôtant ainsi, par un raffinement de férocité calculée, l'air d'abord et la terre ensuite à sa victime, et faisant, sans remords, sans trouble, dans le seul intérêt de son plaisir d'un instant, *rien que pour jouer*, faisant, dis-je, au moyen de ces mutilations progressives, une petite masse inerte, mais

non insensible à coup sûr, du plus léger des êtres ailés.

» Il n'en est guère enfin, de ceux du moins dont le collége a commencé le développement, qui pour donner satisfaction aux instincts de bourreau que les plus doux mêmes semblent recéler en eux, n'aient ajouté à ces préliminaires, déjà si récréatifs, le complément d'une exécution dans les règles. On sait comment ce grand acte s'accomplit. Les doigts délicats de l'enfant, qui joue, sont parvenus au moyen de deux queues de cerises choisies avec soin parmi les plus flexibles, à confectionner une sorte de guillotine ingénieuse. Le corps huit fois mutilé de l'insecte agonisant attend sur du papier ou dans une petite boîte, soit seul, soit en compagnie de beaucoup d'autres réservés au même sort, si le jeu doit avoir de grandes proportions, que l'instrument soit en état de fonctionner. Quand tout est prêt, la tête du pauvre animal est passée dans la fatale ouverture. L'emploi de cette ouverture qui se compose d'un nœud coulant est de comprimer d'abord et de séparer ensuite violemment cette tête, toute convulsionnée par la douleur, du corps crispé de la victime, et de mettre ainsi fin à cette épouvantable tragédie, fin trop prompte encore, j'ose le dire, au gré des candides et implacables exécuteurs...

» Dans leurs jeux, les petites filles elles-mêmes,

Dieu me garde de les calomnier! ne sont pas moins cruelles, et, sans compter que les jeux des garçons ne font peur presque à aucune, on peut dire en toute vérité qu'il faudrait être abandonné du ciel pour en être réduit à envier le sort du petit chat, du petit chien, ou de l'oiseau favori d'une petite fille dont l'âge de raison n'aurait pas encore modifié les penchants. Ce n'est point, en tout cas, un brevet de longue vie que d'appartenir à ces petits êtres qui font ingénument des martyrs de tout ce qui les aime, et de tout ce qu'ils aiment.

» Je ne veux pas chercher dans des faits exceptionnels des images ou des exemples révoltants à l'appui de ce que j'avance. Je ne prouverai que trop facilement mon dire sans forcer mes couleurs. Je voudrais au contraire pouvoir éclairer mon tableau, et l'égayer même; mais le moyen?

» Chacun sait l'affection sans pareille qu'une petite fille peut avoir pour ce jouet de prédilection qu'elle appelle sa poupée. Ce visage de carton ou de porcelaine, ces grosses joues rebondies et bouffies, ces yeux d'émail toujours ouverts, ce petit paquet de peau rose bourré de son et orné d'appendices imitant bien ou mal des bras et des jambes, tout cela constitue pour une vraie petite fille non pas un objet inanimé, mais bien un être vivant et agissant, un personnage digne de l'intérêt du monde entier. Pour sa propriétaire une

poupée parle, écoute et répond; boit et mange à ses heures; a des défauts et des qualités, est sage ou méchante, laborieuse ou fainéante, triste ou gaie, malade ou bien portante, gourmande ou sobre, suivant l'occasion. C'est une petite personne qui en sait long sur la vie, qui connaît son Paris comme sa petite maîtresse, et les marchands ou se vendent les belles choses, et les pâtissiers où se trouve ce qui est bon et le confiseur où tout est excellent. C'est une jeune fille dont l'éducation donne parfois bien du mal à sa petite mère, qui n'est pas toujours reconnaissante des peines qu'on se donne pour elle, qui déchire ses robes, qui aime trop la toilette, qui ne reste pas volontiers à la maison, qui aime trop le théâtre, à qui Séraphin et les parures des belles poupées qu'on y voit tournent trop la tête, qui veut aller partout, suivre le monde aux Tuileries sans l'avoir mérité, qui par dessus le marché n'est pas tranquille pendant que les mamans des poupées jouent au cerceau, ou à la balle, ou à la corde, ou à la madame, avec les petites mademoiselles qu'on rencontre; qui pleure pour ne pas marcher, et dit, par le plus beau temps du monde, qu'il va pleuvoir, pour revenir en voiture de la promenade; qui, malgré cela, est bien fatiguée le soir quand l'heure arrive de se coucher, qui va enfin dormir du sommeil du juste, après avoir été bien embrassée et bien arrangée dans son petit lit

par sa petite mère elle-même, si la journée a été bonne, mais qui s'endort avec le fouet et sans souper si la journée a été mauvaise. Bref c'est quelqu'un qui accomplit toutes les fonctions d'un être organisé, et non quelque chose, quelqu'un avec qui les rapports de la petite fille sont tout ce qu'il y a de plus sérieux, de plus intime et de plus réel.

» Rien de plus touchant que cette tendresse de l'enfant vivant pour cette image informe d'une autre enfant, rien de plus attendrissant, rien de plus plaisant, rien de plus dramatique aussi dans son ingénuité que cette répétition des commencements de la vie, où le rôle de la mère, de la supérieure, est joué par l'un des deux acteurs avec une verve, un entrain et un talent d'imitation prodigieux, où l'on retrouve grossies sans mesure sans doute mais saisissantes de vérité les leçons que la courte expérience de l'enfant a déjà reçues. Qui n'a eu à écouter les doléances d'une petite fille mécontente de son incorrigible poupée, qui n'a eu à essuyer les larmes de quelque infortunée petite mère de six ans à laquelle un accident affreux venait de ravir inopinément un enfant adoré, une fille incomparable, oubliée dans le sable un beau jour, ou sur quelque chaise aux Tuileries, ou écrasée misérablement par quelque maladroit visiteur sur les marches d'un escalier? Qui est-ce qui, en présence

de ces désespoirs sérieux, de ces larmes amères répandues pourtant sur une simple poupée, de ces gros soupirs soulevant ces petites poitrines oppressées, de ces petits cœurs pleins de sanglots déchirants, qui est-ce qui ne s'est pas dit que les petites filles étaient les anges de la terre, qui est-ce qui ne s'est pas rappelé involontairement, et sans penser à le parodier, le mot sublime de la vraie mère qui ne voulait pas être consolée...

» Et à qui donc cependant n'est-il pas arrivé de reculer saisi d'effroi alors que, poussant jusqu'au bout l'observation, on a pu découvrir tout ce que cette sollicitude si intéressante des enfants pour leur poupée contenait d'effroyables retours, de duretés insignes, de froides cruautés, d'abandons impitoyables?

» Qui écrira jamais les misères de la vie des poupées, leurs décadences à côté de leurs éphémères grandeurs, leurs chutes profondes après leur élévation? qui sondera l'abîme sans fond des maux qu'ont à endurer les plus heureuses, les plus fêtées, les plus chéries? Sans parler des peines morales résultant du délaissement soudain qui attend toutes ces malheureuses, et les jette sans transition des splendeurs du salon dans la hotte du chiffonnier, des préférences inattendues que la dernière venue obtient sur les plus méritantes, qui ne sait qu'au fond le sort d'une poupée, je dis d'une poupée du-

rant son règne, est matériellement même un sort lamentable !

» Pour moi j'en connais dont les malheurs attendriraient un rocher...

» Toutes celles qui ont le nez misérablement cassé et écrasé, les yeux crevés, la tête fendue, les jambes arrachées, les bras rompus, la poitrine trouée et décousue, toutes celles dont le son s'échappe par mille blessures, toutes celles dont le pauvre corps n'est qu'une plaie, n'ont pas été mises dans ce pitoyable état par suite d'accidents seulement, ni parce qu'on les croyait insensibles. Non, hélas ! et bien au contraire, leur insensibilité apparente les a préservées de plus de fureurs, de plus de sévices que je ne saurais le dire. Vivantes tout de bon, moins passives, leur sort eût épouvanté la nature et fait frissonner d'horreur l'univers ! Oui, la mort, la mort serait un bienfait, une pénitence légère, à côté des supplices infamants, des tortures sans nom, des corrections terribles qu'ont à subir, tant qu'ils peuvent servir, c'est-à-dire jusqu'à leur dernier souffle, jusque dans leur dernier débris, ces objets préférés, de ces bourreaux à cheveux blonds, de ces monstres aux regards de séraphins, de ces tyrans roses qu'on appelle des petites filles.

» Que serait-ce donc de ce qu'elles n'aimeraient pas ?

» Les enfants sont des bêtes féroces? direz-vous.

» Non, les enfants sont des hommes, voilà tout, et c'est assez.

» Heureux si les hommes n'étaient que des enfants!

» Vous trouvez que les jeux des enfants sont barbares? Et les nôtres donc!

» Les belles petites filles martyrisent leurs animaux favoris, elles détruisent leurs poupées et donnent carrière avec une joie inexplicable à leurs instincts de destruction sur tout ce qui tombe sous leur main, nos enfants tuent des mouches! Nous tuons nos semblables, nous. Cela vous paraît-il plus innocent? le fer, le feu, les cachots, les bûchers, les tortures de tout genre, la faim, la soif, tout nous est bon contre nous-mêmes. Notre humanité connaît toutes les violences, elle est familière avec tous les crimes. Les guerres de religion, les guerres d'ambition, les guerres de familles, les guerres civiles, les proscriptions, voilà nos amusements, voilà les jeux des hommes. Comment voulez-vous donc que jouent leurs enfants? »

LXIII

La charmante collection de Gavarni, qui s'appelle les *Enfants terribles,* nous fournirait des

traits sans nombre. En voici quelques-uns seulement, au hasard :

« Petit chérubin, — dit un vieux monsieur en visite, — j'ai apporté du bonbon pour vous, je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Eh bien, monsieur, donne-le-moi tout de suite, et puis va-t'en. »

*

Un gamin, — annonçant, par la porte entr'ouverte : —

« Maman, c'est M'sieu... tu sais? ce M'sieu qui a ce nez... »

*

Un autre, — à son père, tout en jouant avec un petit canon : —

« Cette madame de Lieusaint est-elle bête! puisque je suis Charles Dubourg, et que tu es mon papa, tu ne pourrais pas t'appeler George Dandin. »

*

A un monsieur maigre et râpé :

« C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?... Monsieur, papa y est pas. »

*

A un jeune sot :

« Ma tante Aurélie qui disait l'autre jour, à maman, qu'elle t'en ferait voir des grises si tu deviens son mari... Papa l'a fait taire... Des grises quoi donc, dis?

*

A un autre :

« Qu'est-ce donc qui l'a inventé la poudre, Monsieur? que papa dit que c'est pas vous? »

*

« N'est-ce pas, mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... Ah! mais oui! »

*

« Ma bonne bisque, va, m'man, de se lever comme ça de bonne heure, depuis que t'es revenue... Dame! quand tu étais à Arpajon, Amanda mangeait toujours son café dans son lit... C'était papa qui ouvrait au laitier, le matin, et qui allumait le feu... Ah! mais il était joliment sucré le café!... »

*

« Dis donc, Miroux..., dis donc, Miroux..., de quoi donc que madame Miroux te fait porter? »

LXIV

L'égoïsme des enfants n'a pas moins d'esprit que leur gourmandise et leur bavardage.

Charlet, dans une de ses caricatures, représente des enfants qui jouent à se porter l'un l'autre *à bon vinaigre*. « Ah ben! — dit le plus fort, — s

tu ne veux pas que nous nous portions *chacun à mon tour*, j'veux pas que tu joues. »

LXV

Edgar Poe :

« Si jamais il y eut sur la terre un despotisme suprême et sans réplique, c'est le despotisme d'un enfant de génie sur les âmes moins énergiques de ses camarades. »

LXVI

About, dans *Germaine :*

« Le petit Gomez criait à tue-tête pour interrompre la lecture. Les enfants sont comme les oiseaux : lorsqu'on parle devant eux, ils chantent. »

*

C'est ce qui faisait dire à un autre :

« J'aime bien les enfants quand ils crient,... parce qu'on les emporte. »

LXVII

Montaigne, dans son égoïsme, — égoïsme mal entendu :

« Je n'ai point, dit-il, cette forte liaison que l'on

dit attacher les hommes à l'avenir par les enfants qui portent leur nom et leur honneur. Et j'en dois désirer, à l'aventure, d'autant moins, s'ils sont si désirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie par moi-même : je me contente d'être en prise de la fortune par les circonstances proprement nécessaires à mon être, sans lui allonger par ailleurs sa juridiction sur moi, et n'ai jamais estimé qu'être sans enfants fût un défaut qui dût rendre la vie moins complète et moins contente. La vacation stérile a bien aussi ses commodités. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées, notamment à cette heure qu'il serait si difficile de les rendre bons; et si (*et pourtant*) ont justement de quoi être regrettées, à qui les perd après les avoir acquises. »

*

Il dit autre part, toujours en parlant des enfants :

« J'en ai perdu un ou deux. »

Il ne sait pas au juste. Sur un mot pareil, un homme est jugé.

*

De même, le vieux rhéteur Balzac, homme sec et n'aimant que lui :

« Je me passerai bien d'avoir des enfants, — écrivait-il, — qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui

y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde. »

Plaignons ce rhétoricien adulte, qui n'avait qu'un paquet de phrases à la place du cœur.

LXVIII

Le sceptique et froid Boileau :

Quelle joie, en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler Petit cœur ou Mon bon,
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
Dep etits citoyens dont on croit être père.

Et Chamfort :

« A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être père?... »

« Je ne veux point me marier, disait-il encore, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. »

Et il ajoutait, avec sa fierté :

« Oui, dans la crainte d'avoir un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi. »

N'est-ce pas bien là le même homme qui disait douloureusement :

« Quiconque n'est pas misanthrope à quarante ans, n'a jamais aimé les hommes. »

Cela n'est vrai que du célibataire; car la nature se venge d'ordinaire sur lui, s'il n'y prend garde, par des âcretés et des sécheresses, de n'avoir pas été satisfaite et obéie dans ses bins légitimes. Mais, dans le mariage, qui est l'état commun, le point de vue change : le mariage est un grand fardeau, mais c'est aussi une méthode d'espérer, « une belle invention, a-t-on dit, pour nous interesser au futur comme au présent. » On a des enfants, on désire qu'ils soient bien un jour, et dès lors on incline insensiblement sa pensée à espérer que le monde n'ira pas de mal en pis, qu'il tournera à mieux. On revit, on rajeunit, et tout aïeul, penché sur le berceau de ses petits-enfants, conçoit mieux qu'un philosophe et qu'un grand moraliste la chaîne doucement renouée des générations et cet éternel recommencement du monde. »

LXIX

Saint-Augustin :

« Les tout petits enfants sont innocents dans leur corps, grâce à leur faiblesse; ils ne le sont pas toujours dans leur âme. J'ai vu et observé un enfant malade de jalousie : il ne parlait pas encore, et, tout

pâle, jetait des regards amers sur l'autre enfant qu'on allaitait avec lui. »

LXX

Les enfants sont des despotes. J'ai déjà cité celui de Charlet ; on connaît cet autre :

« Ce petit garçon que vous voyez là, disait Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. »

*

J.-J. Rousseau indique, dans l'*Émile*, comment on vient à bout de ce despotisme des enfants.

Mais n'est-il pas plus doux de le subir? On est sans force contre ces petits êtres sortis de nous.

*

Madame de Sévigné, parlant de son fils ;

« J'avais bien résolu, dit-elle, de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de la colère. »

LXXI

Le Coriolan de Shakspeare, supplié par sa mère et par sa femme, leur résiste. Alors elles lui présentent son fils, jeune enfant. A cette vue, il se sent

éblanlé; il essaie d'abord de dissimuler son attendrissement...

VOLUMNIE, *au jeune Marcius.*

« Mets-toi à genoux.

CORIOLAN, *embrassant son fils.*

Voilà un bel enfant.

VOLUMNIE.

Lui, ta femme et moi, nous sommes tes suppliants... »

Volumnie parle longtemps, sans rien obtenir. Son discours se termine par ces mots :

« Si je ne puis te déterminer à montrer une noble clémence aux deux partis, plutôt que de chercher la ruine de l'un des deux, pour envahir ta patrie, il te faudra marcher, — sois en sûr, tu n'avanceras pas autrement, — sur le sein de ta mère qui ta conçu et mis dans ce monde.

VIRGILIE.

Oui, et sur mon sein aussi, qui t'a donné cet enfant pour faire revivre ton nom dans l'avenir.

LE JEUNE ENFANT.

Il ne marchera pas sur moi ! je me sauverai... et, quand je serai plus grand, je ferai aussi la guerre !

CORIOLAN, *ému, à part.*

Pour n'être pas faible et sensible comme une femme, il ne faut voir ni un enfant, ni le visage d'une femme. — Je me suis arrêté trop longtemps... »

On sent, à ce mot, que Coriolan est vaincu, et que sa colère va lui échapper... Cependant, il résiste encore : il se lève pour s'éloigner... Vainement !... lorsque sa femme et sa mère l'arrêtent, elles ne font qu'achever la victoire que le petit enfant a remportée.

LXXII

La Fontaine :

Mais un fripon d'enfant, — cet âge est sans pitié, —
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse...

LXXIII

Mademoiselle de Lespinasse à M. de Guibert :

« Si vous aimiez un peu plus les enfants, je vous dirais que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point, a toujours quelque analogie avec eux : ils ont tant de grâce, tant de moelleux, tant de naturel! Enfin, Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grâce? »

LXXIV

Dans quelques-unes des observations que La Bruyère a consacrées aux enfants, il est facile de reconnaître l'homme qui avait été précepteur du petit-fils de M. le Prince, comme on disait alors :

« Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très-petits sujets; ils ne veulent pas souffrir de mal, et aiment à en faire; ils sont déjà des hommes. »

*

« Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants. Ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les

exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés, à leur tour, de toutes les imperfections dont ils se sont moqués. »

*

« L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis. Dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer. »

*

« La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

LXXV

Madame Necker :

« Les enfants nous savent ordinairement peu de gré de nos sollicitudes; ce sont de jeunes branches qui s'impatientent contre la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriraient si elles en étaient détachées. »

LXXVI

J.-J. Rousseau :

« Les enfants flattent quelquefois les vieillards, mais ne les aiment jamais. »

LXXVII

Madame Desbordes-Valmore :

Il ne faut pas courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin ;
Vous êtes très-petit et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu,
Si vous ne trouviez plus le sentier du village ?
On dirait : «Quoi! si jeune, il est mort, c'est dommage. »
Vous cririez... De si loin seriez-vous entendu ?

Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,
Danseraient à la porte et chanteraient... Tout bas
Il faudrait leur répondre en la tenant fermée :
« Une mère est malade, enfants ne chantez pas. »
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère ! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur.
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère :
Point de lait, point de lit, il faudrait donc mourir...
J'en frissonne, et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

Il était un berger veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine;
De serpolet, de thym parfumait leur repas ;
Des plus jeunes encor guidait les faibles pas ;
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade...
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté,
Et la nuit, sur son lit, dormait à son côté.
Réveillé le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Au son de sa musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : Bonsoir,

Chers agneaux, sans danger reposez tous ensemble;
L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement;
Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble.
Sous la garde des chiens dormez tranquillement.
Les chiens rôdaient alors; et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Et ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort;
Excepté le plus jeune: hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.
Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise au bon pasteur;
Mère, écoutez, dit-il, d'où vient qu'on nous enferme?
Ces chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
Le bois doit être beau pendant le clair de lune;
Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune:
Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu.
— Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie;
Vous n'êtes qu'un enfant bon pour la bergerie:
Restez-y près de moi! Si vous voulez partir,
Hélas! j'ose pour vous prévoir un repentir.
— J'ose vous dire non! cria le volontaire.
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette;
Il avait finement détaché sa clochette.

Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour.
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour!
Je ris, je n'ai pas peur ; la lune est claire et pleine,
Allons au bois, dansons, broutons! »... Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors curée...

Un peu de laine, hélas! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste à l'aube renaissante!
Jugez comme on plaignit la mère gémissante!
Quoi! ce soir, cria-t-elle on nous appellera,
Et ce soir,... et jamais l'agneau ne répondra!...

En l'appelant en vain elle affligea l'aurore;
Le soir, elle mourut, en l'appelant encore.

LXXVIII

La même :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez!... il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd! il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit de loin une abeille qui vole.
« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire!
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée.

J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours !
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne, oh ! bonjour, hirondelle ;
Viens ! tu portais bonheur à ma maison ; et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps ;
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis !
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.

J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il faut en profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?

« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif; je n'aime pas mon livre.
Voyez ! ma main est rouge, il en est cause; au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi, je voudrais rire
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
— Écolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître;
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être :
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui d'un pied lent mais ferme
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et, grâce à vos brebis,

Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux.
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront. »

L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue; il pense, il marche, il court;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

LXXIX

La même :

Venez, bien près, plus près, qu'on ne puisse m'entendre:
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste, elle pour vous si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix ;
Et vous criez très-haut : « Eh ! ma bonne! ma bonne! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et pour vous secourir,

Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir.
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive !...
Enfant, vous avez ri ! Quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes ?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes,
J'irais... Ne pleurez pas ; causons avant d'agir.
Écoutez une histoire et jugez-la vous-même.
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime,
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un jeune pâtre ;
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'au chien, tout volait au secours...
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire ; il se croyait bien fin :
« Je suis loup ! » disait-il... Mais attendez la fin.

Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée,
« Au loup ! au loup ! à moi! » dit le jeune garçon.
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table.
« Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon !»
Et, cependant, le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis !

Et, pour punir l'enfant, qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents et rompait ses habits ;
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho. Ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères.
« Eh quoi! pas un ami, dit-il, pas même un chien! »
On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants...
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble, il saigne, il pleure!
Quoi ! C'est donc vrai, Colas? (Il s'appelait Colas.)
Nous avons bien ri tout à l'heure.
Et la brebis est morte ? — Elle est mangée... hélas ! »
On le plaignit. Un rustre insensible à ses larmes
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi.
Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
Me crirait vainement : Aux armes ! »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie;
Que ferons nous alors? Oh ! ne vous cachez pas !
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie ;
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon.
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;

Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne
Il est père, il est bon !

LXXX

Töpffer, dans *la Bibliothèque de mon oncle :*

« L'esprit des enfants est absolu, parce qu'il est borné. Les questions n'ayant pour eux qu'une face, sont toutes simples ; en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence plus droite qu'éclairée. C'est pour cela que les plus doux d'entre eux disent parfois des choses dures. »

LXXXI

Balzac :

« On ne saurait que devenir si à la finesse de l'enfant Dieu n'avait opposé la finesse de la mère. »

LXXXII

Molière, dans *le Malade imaginaire*, nous montre cette finesse mêlée à la naïveté :

LOUISON.

« Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

La.

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau-d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire !

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON, *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur!

LOUISON, *pleurant.*

Mon papa!

ARGAN, *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, *se jetant à genoux.*

Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire... mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après, nous verrons le reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas!

ARGAN, *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. (*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà! qu'est-ce là? Louison, Louison! Ah! mon Dieu! Louison! Ah! ma fille! Ah! malheureux! ma pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges! la peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison!

LOUISON.

La, la, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Oh çà, çà, je vous

pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh ! oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON, *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN, *à part.*

Hom ! hom ! voilà l'affaire. (*à Louison.*) Hé bien ?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez ! Mon Dieu, sortez ; vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disait ?

LOUISON.

Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disait tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisait les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*mettant son doigt à son oreille.*) Attendez... Hé?... Ah! ah! Oui? Oh, oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa, ne le croyez pas; il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh, bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. (*seul.*) Ah! il n'y a plus d'enfants!... »

LXXXIII

Shakspeare, dans *Roméo et Juliette* :

LADY CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? appelle-la.

LA NOURRICE.

Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit de venir. (*Elle appelle.*) Juliette! mon agneau, mon oiseau du bon Dieu! — Dieu me pardonne! où est-elle cette petite fille? — Juliette!

JULIETTE.

Qu'y a-t-il? qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Madame, me voici. Que désirez-vous de moi?

LADY CAPULET.

Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules un instant, nous avons à causer ensemble. — Nourrice, reviens; je me ravise, tu peux nous entendre. Tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge...

LA NOURRICE.

Je puis vous dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE.

Ah! je le crois bien, je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre?

LADY CAPULET.

Une quinzaine de jours.

LA NOURRICE.

Eh bien! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes! étaient du même âge. Ma

Suzanne! le bon Dieu me l'a reprise; c'était trop de bonheur pour moi. Donc, comme je le disais, dans la soirée de la Saint-Pierre elle aura quatorze ans; vous pouvez m'en croire, et je me le rappelle fort bien. Il y a maintenant onze ans depuis le tremblement de terre; c'est ce jour là même, — je ne l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sevrée. J'avais frotté d'absinthe le bout de mes seins, et j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue.—J'espère que j'ai une bonne mémoire! —Donc, comme je vous le disais, à peine l'enfant eut-elle goûté l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'amertune, il fallait voir la grimace que fit la petite folle, et comme sa bouche quitta vîte la mamelle. Dans ce moment, voilà le colombier qui tremble; oh! on n'eut pas besoin, je vous assure, de me dire de décamper. Il y a de cela onze ans; elle se tenait déjà debout; que dis-je? elle trottait toute seule; à telles enseignes que la veille même elle avait fait une chute et s'était cogné le front. Ce fut alors que feu mon homme,—Dieu veuille avoir son âme!—mon homme donc, qui aimait à rire, prit l'enfant dans ses bras : « Ah! ah! lui dit-il, c'est donc comme cela que tu tombes sur le front? Quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas Juliette? » Et, par Notre-Dame, la petite drôlesse cessa de pleurer et répondit : « Oui! » Et

dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Non, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas! « N'est-ce pas, Juliette? » lui dit-il; sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : « Oui! »

LADY CAPULET.

Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE.

Oui, madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre : « Oui! » Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse, grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. « Ah! ah! lui dit mon homme, tu tombes sur le front? quand tu seras grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette? » Et voilà Juliette qui cesse de pleurer et répond : « Oui! »

JULIETTE.

Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! vous étiez bien la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie; que je vive assez pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage. »

LXXXIV

J.-J. Rousseau :

« La faiblesse et la domination réunies n'engendrent que folie et misère. De deux enfants gâtés, l'un bat la table, et l'autre fait fouetter la mer, ils auront bien à fouetter et à battre avant de vivre contents. »

LXXXV

Alphonse Karr s'amuse de la vanité des petites filles jouant en public dans le jardin des Tuileries, et l'attribue à la vanité de leurs mères :

« Regardez un peu toutes ces enfants ; il n'y en a pas une qui saute pour sauter ; — toutes regardent en dessous si on les voit, si le cercle qui les entoure est suffisamment nombreux ; — quelques-unes ne commencent à montrer leurs talents que lorsqu'elles voient du *beau monde* dans l'assistance.

» Et comme elles recueillent d'une oreille avide les compliments et les éloges qu'on fait de leur figure ou de leur toilette à la mère, ou à la bonne ! comme elles prennent déjà des airs mélancoliques, comme elles se rapetissent la bouche, comme elles se tiennent raides, comme elles font des mines ! — que d'affectation, de mensonge, de vanité !

» Un petit garçon est un petit garçon. Si vous

lui mettez de beaux habits, il les déchirera, il les salira, il faut qu'il coure, qu'il saute, qu'il s'amuse.

» Une petite fille n'est qu'une femme plus petite. Elle ne se transformera pas, elle grandira, et voilà tout.

» Une petite fille de six ans est prête à tout. »

LXXXVI

On peut dire d'une manière générale :

Les enfants sont de petits hommes et de petites femmes ; les hommes et les femmes sont de grands enfants.

LXXXVII

Un de mes amis, M. Hippolyte Rigault, a publié, l'année dernière, dans le *Journal des Débats*, un charmant feuilleton intitulé *les Jouets d'Enfants*.

On sera bien aise de le relire :

« Je suis un peu de l'avis de Démocrite : il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas. J'ai rencontré au palais de l'Industrie des gens scandalisés de voir la foule déserter les vitrines sérieuses, et faire queue devant les jouets d'enfants. Pour moi,

je m'étonne seulement que la queue ne soit pas plus longue. Les jouets d'enfants sont, avec l'imprimerie, une des parties les plus graves de l'Exposition. On les croit frivoles, parce qu'on les prend pour des plaisirs. Ce sont des plaisirs, en effet, mais ce sont aussi, comme les livres, des moyens d'éducation ; ils aident à former l'homme; et, après tout, quoiqu'on fasse aujourd'hui de bien belles machines, l'homme est encore ce qu'on a inventé de plus intéressant.

» Il a paru, il y a quelque temps, un ouvrage dont l'auteur proposait de commencer l'éducation de l'homme avant sa naissance. Cela a semblé généralement prématuré, et d'une exécution difficile. Mais quand l'enfant est né, quand son âme est éclose, quand son esprit jette les premières lueurs, quand ses lèvres essayent les premières paroles, et ses pieds tremblants les premiers pas, l'éducation morale et physique doit commencer; tout le monde est d'accord là-dessus, même les peuples sauvages, qui écrasent le nez des poupons de six mois pour les rendre plus beaux, et leur serrent la tête entre deux planches pour leur allonger le crâne et les rendre plus spirituels.

» Chez les peuples civilisés, où l'éducation prend les formes non de la torture, mais du plaisir, les jouets peuvent avoir un rôle important et aimable, et en général on n'y songe pas assez. Les

faiseurs de traités d'éducation s'estiment trop grands seigneurs pour s'occuper de ces bagatelles ; les grands esprits eux-mêmes, qui savent qu'il n'y a pas de bagatelles quand il s'agit de l'enfance, ont oublié le chapitre des joujoux ; il a échappé au Tasse, dans son *Père de Famille*, à Rabelais, dont le Gargantua, un jeune colosse qui ne sait jouer qu'à la paume (ici la mémoire de mon ami Rigault est infidèle) ; à Rousseau, dont l'Émile, un petit philosophe, ne joue presque jamais.

» C'est une lacune de la pédagogie.

» Les enfants méritent cependant qu'on s'occupe un peu plus de leurs plaisirs. On croit avoir tout fait quand on a inventé des jouets qui les amusent sans blesser leurs mains délicates. Ce n'est pas assez. Les babys eux-mêmes sont des personnages plus avancés qu'on ne croit. Ils ont de l'esprit avant de parler ; leurs yeux perçoivent déjà les formes diverses des objets, même quand ils errent sans paraître capables de se fixer ; leurs oreilles sont déjà sensibles à la différence de sons, même quand ils ont l'air de ne pas reconnaître la voix maternelle.

» Quel est le premier jouet qu'on met entre leurs mains ? Un hochet. J'en ai vu de charmants, en ivoire, en argent, en vermeil, ciselés avec un art exquis ; mais, l'avouerai-je ? le plus beau hochet me révolte. Je ne me plains pas, comme Addison,

qu'en donnant à l'enfant l'habitude du mouvement et de l'agitation, le hochet développe en lui les facultés actives au préjudice des facultés contemplatives. L'homme est né pour agir; il n'y a pas de mal qu'il s'y accoutume de bonne heure. Mais pourquoi, de ce bonhomme de métal, le premier ami de l'enfant, fait-on presque toujours un être difforme, bossu par devant et par derrière, avec une bouche qui se fend, un nez qui se recourbe et qui va rejoindre le menton? La première imitation de la nature qui frappe les yeux de l'enfant, c'est la figure d'un monstre. Il fait connaissance avec l'art par l'entremise du laid. Il semble qu'on se hâte de révéler la laideur à ces yeux étonnés qui viennent de s'ouvrir, comme s'ils n'avaient pas le temps un jour de la contempler.

» Je sais que je contredis ici l'opinion de Rousseau. Il prend soin de présenter à son Émile les animaux les plus laids, sous prétexte de l'aguerrir. On peut, à mon avis, aguerrir l'enfant sans le secours des monstres. Il n'y a pas besoin de le familiariser avec un crapaud pour l'empêcher de trembler devant un ramoneur.

» Ce n'est pas tout. Dans le corps de ce bonhomme cagneux et bossu on pratique un sifflet aigu dont le son déchire l'ouïe naissante de l'enfant. C'est, dit-on, pour le divertir. Voilà la première idée qu'on lui donne de la musique. Il

débute dans la vie par une fausse note! Je suis persuadé que, chaque année, l'éducation de l'enfant par le hochet détruit en germe dans notre pays une foule de peintres et de musiciens.

» Montaigne regrette que, dans les colléges de son temps, qu'il appelle « de vraies geôles de jeunesse captive, » on n'ait pas eu l'idée de dresser de belles statues de la Joie, de Flore et des Grâces, pour environner de bonne heure les jeunes gens des images de la beauté. Je partage les regrets de Montaigne, et je voudrais voir s'élever sous les arbres de nos lycées un peuple de statues, copiées sur les plus parfaits modèles de la sculpture antique : ce serait une réparation légitime des désastres infinis causés par le hochet.

» Je voudrais surtout qu'au lieu de ces affreux visages de magots, dont l'argent et le vermeil font ressortir la difformité, les orfévres ne fissent plus désormais que de jolies figures aimables et souriantes, qui éveilleraient chez l'enfant l'idée divine de la grâce.

» Qui empêche qu'à la place de ces sifflets barbares, qui faussent l'oreille, et qui nous valent plus tard tant de mauvaise musique, on n'insère adroitement dans les hochets quelques petits instruments aux sons justes et doux, qui révèlent à l'enfant les premiers secrets de l'euphonie? Quoi de plus facile, aujourd'hui que l'industrie appli-

quée à la musique produit des mécaniques harmonieuses d'une perfection si humiliante pour les musiciens? Quand on invente des pianos automates qui exécutent tout seuls des caprices de Liszt et des fantaisies de Thalberg, on peut faire des hochets qui apprennent la gamme aux petits enfants.

» A l'âge du hochet succède l'âge de la poupée. J'ai vu au palais des Champs-Élysées des poupées du premier mérite : elles forment la partie la plus remarquable de l'exposition des joujoux. Ce sont de petits chefs-d'œuvre que les poupées de madame Béreux, de madame Testard et de M. Jumeau, quoiqu'elles aient toutes à peu près la même sorte de gentillesse. C'est mon grief contre elles; il y en a là une vingtaine qui ont la même figure : on dirait un troupeau de sœurs jumelles. Quelques poupées étrangères même ont adopté la figure française : on les prendrait pour une colonie parisienne à l'étranger. Je fais une exception en faveur des petites miss de madame Montanari, de Londres. Sous leurs capotes rabattues, avec leur apparence de roideur pudique, et leur allure aussi empesée que leurs jupes trop courtes, elles ont un air britannique qui m'a charmé. J'aime que les gens aient la figure de leur pays. Mais, françaises ou étrangères, toutes ces demoiselles ont leurs défauts, et je veux leur dire, avec égards, tout ce que j'ai sur le cœur.

» Qu'est-ce qu'une poupée, s'il vous plaît? Ce n'est pas une chose ni un objet; c'est une personne, c'est l'enfant de l'enfant. Celui-ci lui prête par l'imagination la vie, le mouvement, l'action, la responsabilité. Il la gouverne comme il est lui-même gouverné par ses parents; il la punit ou la récompense, l'embrasse, l'exile ou l'emprisonne, selon que la poupée a bien ou mal agi; il lui impose la discipline qu'il subit, il partage avec elle l'éducation qu'il reçoit. Rien de meilleur que ces applications spontanées de l'idée du bien et du mal, rien de plus propre à développer la conscience morale de l'enfant. C'est la moitié de l'éducation de la petite fille que cette comédie charmante de maternité jouée par elle à son profit.

» Voilà le sens philosophique de la poupée. Aussi tout ce qui rendra plus facile l'illusion volontaire de l'enfant, tout ce qui donnera plus de fondement à son affection et à son autorité maternelle, en faisant de la poupée une personne vraisemblable, tout cela sera un progrès.

» On a imaginé un mécanisme intérieur qui permet aux poupées de parler. M. Giroux a exposé plusieurs poupées parlantes; et il y en a une, dans la vitrine de M. Guillard, qui appelle distinctement son papa, et qui demande 500 francs pour cela. C'est faire payer cher un accès de ventriloquie. Je n'attache pas un si grand prix à ce tour de force.

L'enfant se charge de faire parler la poupée mieux que tous les mécanismes possibles. L'éducation n'a pas besoin des automates de Vaucanson.

» Mais, ce qui me plaît, c'est de voir aux poupées un corps moins grossier et moins rude. Je leur sais gré de s'être mises au niveau de la science, d'avoir profité des découvertes modernes et de s'être ajusté des articulations mobiles qui leur permettent d'agir, de s'asseoir, de se lever, et de s'agenouiller plus aisément que vous et moi. Quelle différence entre ces antiques poupées à ressorts, roides comme le bois dont elles étaient faites, et ces babys flexibles de M. Arnaud, souples comme le caoutchouc qui leur sert de muscles et de nerfs! Comme je félicite les poupées contemporaines d'avoir adopté décidément cette carnation plus vraie que donne lá porcelaine et surtout la cire, et remplacé par de beaux yeux de verre bleus ou noirs, expressifs et tendres, ces yeux de carton bêtes et immobiles! de sourire avec des lèvres de carmin, et de dérouler sur leurs épaules une chevelure de soie, au lieu d'étaler ces couleurs brutales empâtées sur leur visage, et ces crins épais qui blessaient le regard et le toucher!

» Je le répète, ce sont là des progrès véritables; mais ce ne sont que de progrès matériels. Que d'améliorations je rêverais encore!

» D'abord, pour les raisons d'esthétique que j'in-

diquais plus haut, il faut proscrire à jamais ces nourrices enluminées et lippues qui offrent aux yeux des enfants des contrefaçons repoussantes de la Vénus hottentote.

» Il faut condamner à la déportation et transplanter bien vite à Libéria ces épouvantables babys noirs qui, sous le nom d'oncles Tom, seraient capables d'inspirer la négrophobie à des fils d'abolitionistes.

» Enfin, et c'est là que j'en veux venir, il est urgent de porter une loi somptuaire contre les poupées en général, comme autrefois on en fit une à Rome contre les dames romaines. Ce fut Caton qui se chargea de cette proposition impopulaire, et il trouva pour lui répondre une fille d'avocat, nommée Hortensia, qui avait hérité de la langue de son père. Le pauvre Caton se retira de cette campagne quelque peu meurtri. Mais qu'importe? son exemple ne me décourage pas, et je dénonce hardiment comme un danger public le luxe des poupées. Passez la revue de ces princesses : ce n'est que velours, satin et soie, bijoux, dentelles et rubans. En les voyant, on s'écrie comme dans la *Tour de Nesle :* « Ce sont de grandes dames! » Elles sont toutes à la mode, non à la mode d'hier, il y a longtemps qu'elles ont laissé la mode d'hier à leurs femmes de chambre, mais à la mode d'aujourd'hui. Que dis-je? les poupées ont vingt-quatre

heures d'avance sur les femmes. On essaye sur elles la mode de demain. Où pensez-vous qu'elles prennent leurs robes? Chez Palmyre... Et leurs chapeaux? Chez Ode... Et leurs fleurs? Chez Constantin... Et ces petis châles, moitié cachemires, moitié dentelles? Chez Félicie... Je m'arrête; j'arriverais à certaines jupes baleinées, dont l'ampleur fait honte aux paniers de nos grand'mères.

» En vain j'ai cherché, comme la septième merveille du monde, une poupée économe, qui portât sans rougir une robe d'indienne. En vain j'ai demandé à tous les échos de l'Exposition une petite soubrette parmi toutes ces duchesses. Je n'ai trouvé qu'une soubrette d'opéra-comique en robe de mousseline brodée, en tablier gorge-de-pigeon.

» Je me trompe: derrière une marquise à cinq volants, j'ai découvert, modestement tapie comme une violette, une servante du Calvados, habillée en vraie Normande, et à côté d'elle un paysan breton. J'aime à voir ces costumes de nos vieilles provinces: ils apprennent aux enfants que toute la France ne porte pas des habits noirs et des robes à falbalas. En les regardant, les enfants voyagent en imagination, s'accoutument à observer autour d'eux les différences de costume, puis les différences de langage, puis celles des mœurs. Ce sont là de bonnes habitudes, et les habitudes déterminent peu à peu le caractère. Et puis, cette Normande et

ce Breton ont l'air de si honnêtes gens! Il est tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc; mais, à cet air tranquille et content, on voit qu'il a travaillé toute la semaine. Et la servante! regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots. Quelle bonne et franche rusticité! C'est là une brave fille, soyez-en sûrs, propre, laborieuse, qui a la paix de l'âme et la santé du corps, et avec qui la ferme ne chôme pas. Voilà de vraies poupées, simples, aimables et utiles!

» Quant à ces péronnelles qui se guindent dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : Regardez-moi! fi de leur impertinence et de leur vanité! Croyez-vous, dites-moi, que les petites filles du XIXe siècle aient absolument besoin que, dès l'âge le plus tendre, leur poupée leur enseigne à poser devant le genre humain? Croyez-vous que ces lèvres pincées, ces yeux en coulisse, toutes ces mines de mijaurées en grand uniforme, enseignent aux enfants le naturel et la simplicité? Croyez-vous que ces Célimènes au petit pied, qui ne connaissent pas le négligé, qui ont toujours l'air d'aller en visite ou de partir pour le bal, qui évidemment ont été au Bois ce matin et iront aux Bouffes ce soir, inspireront, madame, à votre pe-

tite fille le goût de la vie intérieure et des soins du ménage? Et cette mariée que j'aperçois là-bas dans la vitrine de M. Jumeau, cette magnifique personne étincelante de diamants et noyée dans des flots de dentelles, qui fait sécher de jalousie trois poupées vieilles filles qui jaunissent à côté d'elle, pourquoi se marie-t-elle, je vous prie? Sincèrement, est-ce pour être heureuse, dans une douce médiocrité, avec un mari qu'elle aime, et pour goûter auprès de lui les délices du foyer? Non, hélas! c'est pour avoir ce petit coupé bleu, attelé de deux chevaux gris-pommelé que vous voyez d'ici piaffer à l'étalage de M. Vergavaine. Quel exemple, ô ciel! pour votre fille, madame, et comme elle sera difficile à marier un jour, s'il ne pleut pas des millionnaires!

» C'est une chose bien entendue : la loi somptuaire que je réclame du gouvernement ne frappera pas seulement les toilettes, elle atteindra les appartements, les meubles et la vaisselle. Car les poupées se logent comme elles s'habillent : il faut de l'unité dans la vie. Faites-vous présenter chez elles : des tentures de damas, des tapis de Turquie, des étagères de bois de rose avec des chinoiseries imperceptibles, des bahuts Renaissance, des fauteuils Louis XIII, des consoles Louis XV, toute l'histoire de France est dans leurs salons. Dans leurs chambres à coucher, des rideaux de dentelles, des

toilettes de Boule, où s'étalent l'ivoire, le cristal et le vermeil; des lits... quels lits, grand Dieu! Qui peut habiter de pareils palais? Des poupées aux camélias, rien de plus.

» Oh! que j'aime bien mieux les chambres à 25 sous que nous envoie le Wurtemberg, avec de petits meubles de noyer mal faits, mal rembourrés, couverts d'une indienne qui joue la perse, avec des lits sans couvre-pieds, des rideaux de calicot blanc, et une cheminée de carton qui doit fumer, bien sûr! Ce n'est pas magnifique, mais cela n'a-t-il pas cet air chaste et candide que doit avoir la première chambre d'une jeune fille?

» Combien je préfère aussi ces fermes anglaises de Spurin, où du papier vert simule agréablement des prairies, pleines de chiens, de moutons, de chevaux et de vaches microscopiques, qu'on dirait copiées sur les vaches de M. Courbet!

» Les ménages de fer battu, de métal anglais ou tout au plus de plaqué, comme ceux qu'expose la maison Larbaud, voilà ce qui convient aux enfants, mieux que l'argent et le vermeil! C'est solide, c'est élégant, et à bon marché; et le bon marché des joujoux, c'est l'économie; c'est l'aumône enseignée de bonne heure aux enfants. Faites-leur donner aux pauvres la moitié du prix dont ils payeraient le matin le jouet qu'ils briseront le soir,

le jouet sera moins beau, mais le pauvre aura du pain, l'enfant ne s'amusera pas moins, et le bon Dieu le bénira.

» Trois pays seulement en Europe ont exposé des jouets : la France, l'Allemagne et l'Angleterre. J'en ai cherché dans les autres contrées de l'Exposition ; j'en ai trouvé en Asie, mais jai parcouru inutilement le reste de l'Europe. Apparemment la France, l'Allemagne et l'Angleterre se chargent d'amuser l'enfance de tous les pays civilisés. C'est un privilége très-honorable ; je plains les nations qui n'ont pas de jouets indigènes et qui se fournissent à l'étranger. En général, elles n'entendent rien à l'éducation. C'est d'ailleurs une lacune regrettable pour l'observation des mœurs. Les peuples se peignent dans leurs jouets d'enfants. Si M. de Bonald avait vu l'Exposition, il aurait modifié son fameux axiome, et il aurait dit : Les joujoux sont l'expression de la société.

» Voyez ceux du Bengale dans l'exposition de l'Inde. Contemplez ces personnages qu'on dirait enfermés dans des gaînes, comme les vieilles statues du musée égyptien : les uns bercés dans des palanquins, les autres perchés sur des éléphants ou des dromadaires ; ceux-ci couchés sur des coussins, ceux-là les jambes croisées et fumant ; tous plongés dans les douceurs du kief et dans l'oubli voluptueux de tout travail, de tout mouvement, de

toute pensée; autour d'eux, des animaux fantastiques, des paons extraordinaires, des coqs d'Inde impossibles, des quadrupèdes métis formés du rhinocéros et de l'éléphant, et aussi roides, aussi immobiles, aussi pétrifiés que les hommes. N'avez-vous pas l'image de la vie orientale stagnante et endormie ?

» De même vous reconnaissez l'Allemagne en regardant ses joujoux : ce sont les inventions raisonnables, solides, et un peu lourdes, d'un peuple laborieux qui place l'élégance après l'utilité; ce sont des jouets industriels, commerciaux, agricoles, des instruments de jardinage et des outils de tous les métiers, des chariots de roulage, des comptoirs, etc., le tout d'une confection estimable et d'un bon marché surprenant. La vie est moins chère en Allemagne qu'en France, les matières premières et la main-d'œuvre sont moins coûteuses. L'Allemagne peut défier nos fabricants de jouets d'abaisser leurs tarifs au niveau des siens, comme ils peuvent la défier de porter la perfection de ses ouvrages au niveau des leurs. Adressez-vous à M. Dieterich, de Ludwigsbourg, il vous donnera un atelier de menuiserie ou une boutique de confiseur, au choix, pour 3 francs.

» Les Allemands appliquent volontiers aux jouets d'enfants les découvertes de la science, et c'est une idée excellente. Voulez-vous établir un chemin de

fer d'un bout de votre chambre à l'autre, mon petit ami? Vous avez votre concession signée de vos parents; c'est bien, ne prenez pas d'actionnaires, ne faites pas d'appel de fonds. Vous savez que l'Allemagne vend volontiers des chemins de fer tout faits? Allez trouver MM. Rock et Graner, de Biberach, deux hommes habiles, déjà médaillés à Londres et à Munich. Ils vous livreront sur-le-champ un railway complet, les rails tout posés, deux waggons, deux diligences, un waggon de marchandises, la locomotive Crampton, et, par-dessus le marché, des voyageurs, garantis contre toute explosion: — 12 fr. 50 c. le convoi. — Aimez-vous mieux monter, sur le grand bassin des Tuileries ou du Luxembourg, un service de bateaux à vapeur? Voici une flotte de paquebots insubmersibles, à 5 fr. la pièce, qui prend les passagers au plus juste prix, nourris, logés, table d'hôte excellente, et piano d'Érard dans la chambre du capitaine. — Tous ces joujoux sont des merveilles.

» Mais cette Allemagne, qui a de si bonnes idées, savez-vous qu'avec son air de bonhomie elle spécule sur nos passions, et qu'elle entretient ses vertus avec nos vices? Au milieu de ces jouets irréprochables que j'admire de tout mon cœur, parmi ces outils de tout genre qui sont les enseignes du travail, elle a bien soin de glisser de petites loteries, avec une foule de combinaisons at-

trayantes et de raffinements aléatoires. Elle inocule à nos enfants le goût de la roulette, pour que plus tard ces jeunes gens lui portent leur argent, je veux dire le nôtre, à Bade, à Hombourg et à Wiesbaden. L'Allemagne élève ainsi à la brochette de petits joueurs jusque dans nos maisons. Quand ils sont devenus grands, elle les engage à passer le Rhin et à placer leurs fonds sur la rouge ou sur la noire, un joli placement comme on sait! Défiez-vous de l'Allemagne et de ses loteries!

» Je lui ferais volontiers une autre querelle encore; c'est à propos de sa monomanie militaire. Certes en France nous aimons à jouer aux soldats, et pourtant nous n'en avons pas exposé. Trois ou quatre régiments en papier, de M. Silbermann, de Strasbourg, si bien loué récemment par M. Ratisbonne, voilà la garnison de la France à l'Exposition universelle. L'Angleterre n'a envoyé ni un cavalier ni un fantassin. M. Cobden et M. Bright y ont tenu la main. Mais la Bavière, la Saxe et la Prusse ont mis sur pied tous leurs contingents fédéraux. On dirait qu'elles ne se sont pas crues en sûreté à Paris : elles se sont fait suivre d'une véritable armée. Seulement, pour nous faire honneur, elles ont habillé leurs soldats de l'uniforme français. La Saxe a équipé notamment un régiment de maréchaux de France : ils ont tous les grosses épaulettes, les broderies d'or, le grand cordon de la

Légion d'honneur. Quant à la Prusse, elle a fait mieux encore : elle a chargé son industrie de prendre dans l'alliance occidentale la place que sa diplomatie n'a pas occupée et d'épouser franchement notre cause. La Prusse, dans la personne de M. Soehlke, de Berlin, a exposé trois victoires des alliés, Oltenitza, Kalafat et l'Alma. L'Alma surtout est admirable : il y a des Français en étain qui massacrent les Russes avec un entrain héroïque ; on voit les zouaves traverser la rivière et escalader les collines malgré les canons de cuivre qui sont braqués contre eux ; les Anglais essuient, immobiles, la fusillade de l'ennemi ; les chevaux se cabrent ; les hommes roulent dans la poussière ; dans le lointain la mer étincelle de mille feux. — La Prusse est décidément la première puissance militaire pour les soldats de plomb. Nul ne lui dispute le prix, pas même Zurich, qui d'ordinaire lève de si belles armées. Du reste, j'en félicite Zurich et la Suisse tout entière : tant mieux pour elle, si elle peut se passer de ces joujoux guerriers, qui sont la première passion des enfants, et qui plus tard, sous des dimensions plus grandes, deviennent la passion des hommes.

» Je l'avouerai, au risque de passer pour un membre du Congrès de la paix, je n'aime pas à voir tant de fusils, de sabres, de lances, de casques, de pistolets, de canons, de soldats entre les

mains des enfants. Ils prennent, à ces jeux, des habitudes de commandement, qu'ils conservent et qu'ils portent plus tard, sans le savoir, dans les relations du monde. Ils restent pour ainsi dire officiers dans la vie civile.

» Je préfère à tous ces engins guerriers, qui caporalisent les enfants, les billes, le cerceau, les palets, la toupie, et même le cerf-volant, qui, bien qu'un fabuliste le donne pour l'emblème de l'ambition, n'a pas tourné beaucoup de têtes et n'a gâté le caractère de personne.

» En résumé, sans être très-brillante, l'Exposition des jouets d'enfants est curieuse. La France y a le premier rang pour le goût et pour l'élégance, l'Allemagne pour le bon marché. On remarque dans les jouets un progrès matériel remarquable, surtout dans les pièces mécaniques. Les automates de MM. Théroude, Bontems, Guillard et Vergavaine en France, de madame Montanari en Angleterre, sortent de la classe des jouets, par leur confection comme par leur prix. Un Turc qui fume une pipe allumée; une bayadère qui, pour 1,200 francs, danse si légèrement sur la corde; des oiseaux-mouches qui, pour 1,000 francs, vous donnent un si joli concert; un baby qui dort, se réveille, appelle sa bonne, se fâche, et se trémousse dans son berceau, ce ne sont pas là des jouets, ce sont des œuvres d'art, dont l'exécution mécanique est admirable.

» Mais il est un progrès que je voudrais voir s'accomplir, parce qu'il importe davantage à l'éducation, c'est celui que j'appellerai le progrès moral des joujoux. Sans doute il faut qu'il y ait des jeux de pur agrément et de pure adresse, pour le délassement de l'esprit et pour l'exercice du corps. Qu'on multiplie tant qu'on voudra les jeux de cette nature, quoiqu'il vaille mieux peut-être en inventer où l'histoire, la géographie, le dessin, l'architecture et les sciences usuelles aient un peu plus de part. Mais, de grâce, qu'on supprime sans pitié tous les jeux de hasard; qu'on éloigne des yeux de l'enfant tous ces objets qui altèrent en lui l'idée de la beauté; qu'on ne laisse pas inutiles en ses mains les jouets dont on peut tirer parti pour l'éducation de son esprit ou de son âme. Bannissez des joujoux le luxe et l'ostentation coûteuse, malfaisante, ridicule. L'enfant doit s'amuser de ses jouets; tout est perdu s'il en tire vanité. Les joujoux des enfants ne doivent donner que des plaisirs, tout au plus des leçons; ceux qui donnent des passions, il faut les laisser aux hommes.

» Pour accomplir cette réforme dans les jeux de l'enfance, je ne compte guère sur les parties les plus intéressées: sur l'enfant et sur le marchand. Ils s'entendent comme larrons en foire; l'un veut acheter, l'autre vendre : que leur importe le reste? Je compte sur le bon sens des mères : ce sont elles

qui devraient s'entendre pour promulguer la loi somptuaire que je réclamais tout à l'heure. Tout le monde y gagnerait; et, qui sait? après avoir ramené leurs enfants à la simplicité, elles finiraient peut-être elles-mêmes par y revenir. »

CONCLUSION.

LXXXIX

J.-J. Rousseau :

« Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions propres à corrompre l'âme, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur. »

*

« L'exemple ! l'exemple ! sans cela on ne réussit à rien auprès des enfants. »

*

Joubert :

« On ne remarque pas assez à quel point les mœurs et les humeurs du maître, manifestées par sa physionomie, ont d'influence sur les enfants, et les forment ou les déforment. »

XC

Rivarol :

« Le premier rayon de lumière qui entre dans l'œil d'un enfant, et la première goutte de lait qui tombe sur sa langue, y forment le premier jugement, puisqu'il sent que l'un n'est pas l'autre. »

XCI

Il faut avoir soin de ne point blaser les enfants sur les divertissements.

« Nos princes,—écrit madame de Maintenon au cardinal de Noailles,— n'ont plus rien de nouveau à voir, parce qu'ils voient tout dans leur enfance. Dès le berceau, on leur prépare leur ennui. »

XCII

Herder :

« C'est une preuve de la profonde barbarie dans laquelle nous élevons nos enfants, que de négliger de leur donner, dès leur bas âge, une pro-

fonde impression de la beauté, de l'uniformité et de la variété, que présente notre terre. »

*

J.-J. Rousseau :

« Je veux élever Émile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes, après leurs maîtres. »

*

« Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. »

*

« La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Émile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. »

*

« Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons. C'était l'éducation des Spartiates. »

*

« Que faut-il penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer, au loin, je ne sais quel prétendu bonheur

dont il ne jouira jamais?... Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge, où le rire est toujours sur les lèvres, et où l'âme est toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocents la jouissance d'un temps si court, qui leur échappe, et d'un bien si précieux, dont ils ne sauraient abuser? »

XCIII

Victor Hugo :

Enfants, beaux fronts naïfs penchés autour de moi,
Bouches aux dents d'émail disant toujours: Pourquoi?
Vous qui, m'interrogeant sur plus d'un grand problème
Voulez de chaque chose, obscure pour moi-même,
Connaître le vrai sens et le mot décisif,
Et qui touchez à tout dans mon esprit pensif,
— Si bien que vous partis, enfants, souvent je passe
Des heures, fort maussade, à remettre à leur place,
Au fond de mon cerveau, mes plans, mes visions,
Mes sujets éternels de méditation:
Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, la démence,
Mes systèmes, tas sombre, échafaudage immense,
Dérangés tout à coup, sans tort de votre part,
Par une question d'enfant, faite au hasard, —
Puisqu'enfin vous voilà sondant mes destinées,
Et que vous me parlez de mes jeunes années,
De mes premiers instincts, de mon premier espoir,
Écoutez, doux amis qui voulez tout savoir!

J'eus, dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère,
Trois maîtres : — un jardin, un vieux prêtre et ma mère. —

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres ;
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presqu'un champ; dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
Était un doux vieillard. Ma mère, était ma mère !
Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.
Un jour... — Oh ! si Gautier me prêtait son crayon,
Je vous dessinerais d'un trait une figure
Qui chez ma mère un soir entra, fâcheux augure !
Un docteur au front chauve, au maintien solennel;
Et je verrais éclore à vos bouches sans fiel,
Portes de votre cœur qu'aucun souci ne mine,
Ce rire éblouissant qui parfois m'illumine !

Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et rien qu'en le voyant je m'arrêtai soudain.

C'était le principal d'un collége quelconque.

Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque,
Les faunes que Watteau dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt, les gnômes de Goya,
Les diables variés, vrais cauchemars de moine,
Dont Callot en riant taquine saint Antoine,
Sont laids, mais sont charmants ; difformes, mais remplis

D'un feu qui de leur face anime tous les plis
Et parfois dans leurs yeux jette un éclair rapide.
— Notre homme était fort laid, mais il était stupide.
Pardon, j'en parle encor comme un franc écolier,
C'est mal. Ce que j'ai dit, tâchez de l'oublier ;
Car de votre âge heureux, qu'un pédant embarrasse,
J'ai gardé la colère et j'ai perdu la grâce.

Cet homme chauve et noir, très-effrayant pour moi,
Et dont ma mère aussi d'abord eut quelque effroi,
Tout en multipliant les humbles attitudes,
Apportait des avis et des sollicitudes:
Que l'enfant n'était pas dirigé; que parfois
Il emportait son livre en rêvant dans les bois ;
Qu'il croissait au hasard dans cette solitude ;
Qu'on devait y songer ; que la sévère étude
Était fille de l'ombre et des cloîtres profonds ;
Qu'une lampe pendue à de sombres plafonds,
Qui de cent écoliers guide la plume agile,
Éclairait mieux Horace et Catulle et Virgile,
Et versait à l'esprit des rayons bien meilleurs
Que le soleil qui joue à travers l'arbre en fleurs,
Et qu'enfin il fallait aux enfants, loin des mères,
Le joug, le dur travail et les larmes amères.
Là-dessus, le collége, aimable et triomphant,
Avec un doux sourire offrait au jeune enfant
Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses,
Ses bancs de chêne noirs, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous leurs piliers
Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,

Les magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

L'homme congédié, de ses discours frappée,
Ma mère demeura triste et préoccupée.
Que faire ? que vouloir ? qui donc avait raison ?
Ou le morne collége, ou l'heureuse maison ?
Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère :
L'écolier turbulent, ou l'enfant solitaire ?
Problèmes ! questions ! Elle hésitait beaucoup.
L'affaire était bien grave ; humble femme après tout,
Ame par le destin, non par les livres faite,
De quel front repousser ce tragique prophète
Au ton si magistral, aux gestes si certains,
Qui lui parlait au nom des Grecs et des Latins ?
Le prêtre était savant sans doute ; mais, que sais-je ?
Apprend-on par le maître ou bien par le collége ?
Et puis enfin — souvent ainsi nous triomphons ! —
L'homme le plus vulgaire a de grands mots profonds !
— « Il est indispensable ! — il convient ! — il importe ! » —
Qui troublent quelquefois la femme la plus forte.
Pauvre mère ! lequel choisir des deux chemins ?
Tout le sort de son fils se pesait dans ses mains.
Tremblante, elle tenait cette lourde balance,
Et croyait bien la voir par moments, en silence,
Pencher vers le collége, hélas ! en opposant
Mon bonheur à venir à mon bonheur présent.

Elle songeait ainsi sans sommeil et sans trêve.

C'était l'été. Vers l'heure où la lune se lève,
Par un de ces beaux soirs qui ressemblent au jour,
Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour,
Dans son parc où jouaient le rayon et la brise,
Elle errait toujours triste et toujours indécise,
Questionnant tout bas l'eau, le ciel, la forêt,
Écoutant au hasard les voix qu'elle entendait.

C'est dans ces moments-là que le jardin paisible,
La broussaille où remue un insecte invisible,
Le scarabée, ami des feuilles, le lézard
Courant au clair de lune au fond du vieux puisard,
La faïence à fleur bleue où vit la plante grasse,
Le dôme oriental du sombre Val-de-Grâce,
Le cloître du couvent, brisé, mais doux encor,
Les marronniers, la verte allée aux boutons d'or,
La statue où sans bruit se meut l'ombre des branches,
Les pâles liserons, les pâquerettes blanches,
Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,
Qui rendent en parfums ses chansons à l'oiseau,
Se mirent dans la mare, ou se cachent dans l'herbe,
Ou qui, de l'ébénier chargeant le front superbe,
Au bord des clairs étangs, se mêlant au bouleau,
Tremblent en grappes d'or dans les moires de l'eau,
Et le ciel scintillant derrière les ramées,
Et les toits répandant de charmantes fumées;
C'est dans ces moments-là, comme je vous le dis,
Que tout ce beau jardin, radieux paradis,
Tous ces vieux murs croulants, toutes ces jeunes roses
Tous ces objets pensifs, toutes ces douces choses,

Parlèrent à ma mère avec l'onde et le vent
Et lui dirent tout bas : — « Laisse-nous cet enfant !

» Laisse-nous cet enfant, pauvre mère troublée;
Cette prunelle ardente, ingénue, étoilée,
Cette tête au front pur qu'aucun deuil ne voila,
Cette âme neuve encor, mère, laisse-nous-la !
Ne va pas la jeter au hasard dans la foule.
La foule est un torrent qui brise ce qu'il roule.
Ainsi que les oiseaux, les enfants ont leurs peurs.
Laisse à notre air limpide, à nos moites vapeurs,
A nos soupirs, légers comme l'aile d'un songe,
Cette bouche où jamais n'a passé le mensonge,
Ce sourire naïf que sa candeur défend !
O mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant !
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées.
Nous changerons en jour ses lueurs commencées,
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés ;
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle
Où toute soif s'épanche, où se lave toute aile ;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits !
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes.
Nous le pénètrerons de ces parfums intimes
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière et l'extase !
Nous pencherons ses yeux vers l'ombre d'ici-bas,
Vers le secret de tout entr'ouvert sous ses pas.

D'enfant nous le ferons homme, et d'homme poëte.
Pour former de ses sens la corolle inquiète,
C'est nous qu'il faut choisir ; et nous lui montrerons
Comment, de l'aube au soir, du chêne aux moucherons,
Emplissant tout, reflets, couleurs, brumes, haleines,
La vie aux mille aspects rit dans les vertes plaines.
Nous te le rendrons simple et des cieux ébloui ;
Et nous ferons germer de toutes parts en lui
Pour l'homme, triste effet perdu sous tant de causes,
Cette pitié qui naît du spectacle des choses !
Laisse-nous cet enfant ! nous lui ferons un cœur
Qui comprendra la femme ; un esprit non moqueur,
Où naîtront aisément le songe et la chimère,
Qui prendra Dieu pour livre et les champs pour grammaire,
Une âme, pur foyer de secrètes faveurs,
Qui luira doucement sur tous les fronts rêveurs,
Et, comme le soleil dans les fleurs fécondées,
Jettera des rayons sur toutes les idées ! »

Ainsi parlaient, à l'heure où la ville se tait,
L'astre, la plante et l'arbre, — et ma mère écoutait.

Enfants ! ont-ils tenu leur promesse sacrée?
Je ne sais. Mais je sais que ma mère adorée
Les crut, et m'épargnant d'ennuyeuses prisons,
Confia ma jeune âme à leurs douces leçons.

Dès lors, en attendant la nuit, heure où l'étude
Rappelait ma pensée à sa grave attitude,
Tout le jour, libre, heureux, seul sous le firmament,
Je pus errer à l'aise en ce jardin charmant,

Contemplant les fruits d'or, l'eau rapide ou stagnante,
L'étoile épanouie et la fleur rayonnante,
Et les prés et les bois, que mon esprit, le soir,
Revoyait dans Virgile ainsi qu'en un miroir.

Enfants ! aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,
Et l'onde et le sillon, flanc jamais assoupi,
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez dans les herbes,
Regardez ceux qui vont liant les blondes gerbes ;
Épelez dans le ciel plein de lettres de feu,
Et, quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu.
La vie avec le choc des passions contraires
Vous attend : soyez bons, soyez vrais, soyez frères.
Unis contre le monde où l'esprit se corrompt,
Lisez au même livre en vous touchant du front,
Et n'oubliez jamais que l'âme humble et choisie,
Faite pour la lumière et pour la poésie,
Que les cœurs où Dieu met des échos sérieux
Pour tous les bruits qu'anime un sens mystérieux,
Dans un cri, dans un son, dans un vague murmure,
Entendent les conseils de toute la nature !

XCIV

Collin :

Ah ! quel plaisir lorsque l'on baise
Deux ou trois marmots gros et gras,
De sa façon !... J'en mourrais d'aise !
— Allons ! mariez-vous, Colas.

— Mais, si ma femme, trop féconde,
En mettait dix ou douze au monde,
Dieu ! quel serait mon embarras !
— Alors ne vous mariez pas.

XCV

Cependant, vous savez ce que prêche la Bible : *Crescite et multiplicamini*, croissez et multipliez.

*

Le vicaire de Wakefield :

« J'ai toujours regardé l'honnête homme qui se marie, et qui élève une nombreuse famille, comme plus utile que celui qui reste garçon et se contente de disserter sur la population. »

*

« Mes enfants devaient à notre tempérance, et à une éducation sans mollesse, une bonne constitution et une bonne santé ; mes fils étaient vigoureux et actifs, mes filles étaient belles et fraîches.

» Quand je me voyais au milieu de ce petit cercle qui me promettait un appui pour ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de redire la fameuse histoire du comte d'Abensberg. Dans le voyage de Henri II au travers de l'Allemagne, quand les autres courtisans venaient déposer leurs trésors aux

pieds de leur empereur, il lui amena ses trente-deux enfants, et les lui présenta comme le plus beau cadeau qu'il pût faire à son souverain.

» Moi aussi, quoique je n'en eusse que six, je les regardais comme un beau présent fait à mon pays, un présent pour lequel je le croyais mon débiteur. »

FIN.

TABLE

DES AUTEURS CITÉS OU MENTIONNÉS.

FIN DE LA TABLE.

